

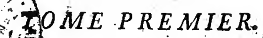

8
8-C
4
6
16 H
24

HISTOIRE DU DÉTRÔNEMENT D'ALFONSE VI ROI DE PORTUGAL

Contenue dans les Lettres de M. ROBERT SOUTHWEL, alors Ambassadeur à la Cour de Lisbonne.

Et précedée d'un Abrégé de l'Histoire de ce Royaume.

TRADUITE DE L'ANGLOIS.



TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DAVID Fils, ruë S. Jacques, à la Plume d'Or.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





PREFACE
DU TRADUCTEUR.

L'Histoire du détrônement d'Alfonse VI. Roi de Portugal en 1667. n'a point encore été publiée en notre langue. Cet évenement si remarquable, si important du côté de la politique, & si intéressant pour tout le monde par les circonstances qui l'ont accompagné, n'a été traité qu'en dix-huit

pages par M. l'Abbé de *Vertot*, à la fin de l'Histoire de la Révolution arrivée dans ce royaume en 1640. C'est un extrait sec & leger des Memoires peu exacts de *Fremont d'Ablancourt*. M. *de la Clede* a fait un récit plus étendu au huitiéme volume de son *Histoire de Portugal*; mais les faits y sont confondus & alterés. Avant de traiter cet article, il avoit fait écrire à Lisbonne pour obtenir des Mémoires; mais personne ne lui en put donner. On se contenta de lui mander, qu'il y avoit beaucoup de fautes dans le Li-

vre de l'Abbé de Vertot, tant par rapport à l'affaire du détrônement en 1667. que par rapport à la conjuration de 1640. & au rétablissement de la maison de Bragance sur le trône ; M. de la Clède fut donc réduit à se servir, comme l'Abbé de Vertot avoit fait, des Mémoires de Frémont d'Ablancourt, & d'avoir recours aux autres Mémoires du tems.

Les Lettres de M. Robert *Southvvell*, Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Portugal en 1667. ayant depuis peu été imprimées

à Londres, par les ſoins de M. Thomas *Carte*, l'un des hommes d'Angleterre le plus verſé dans l'Hiſtoire moderne de l'Europe, j'ai cru que ces Piéces méritoient d'être traduites, & publiées en François; parce qu'elles contiennent tout le détail de cette fameuſe révolution de 1667. & qu'elles ſont écrites par un Miniſtre public, témoin oculaire des faits. M. Carte a joint à ce recueil de Lettres un Abrégé préliminaire de l'Hiſtoire générale de Portugal, particulierement des troubles arrivés

dans ce Royaume, & il s'est beaucoup étendu sur un article très-intéressant, qui est la révolution de 1640. J'ai cru devoir traduire aussi ce morceau, écrit avec beaucoup d'exactitude, de netteté & de précision, & en bien des endroits un peu different de l'Ouvrage de l'Abbé de Vertot; parce que cet Ecrivain Anglois, fort éloigné du génie romanesque, & ne s'attachant qu'à la verité, a mieux aimé plaire par une exacte & fidele simplicité, que par des transitions ingénieuses, par des pensées

délicates ajuſtées aux faits, & par des portraits imaginaires.

Ce pourroit être le ſujet d'un ouvrage, que le parallele de la révolution arrivée en Portugal l'an 1640. avec celle que nous avons vu arriver depuis peu dans une des plus grandes Monarchies de l'Europe. D'un côté, c'eſt un projet concerté entre les Grands du Royaume, & conduit habilement par de profonds Politiques: c'eſt un deſſein communiqué à une foule de conſpirateurs, & tenu long-tems ſecret jusqu'au

moment de l'execution. De l'autre, c'est une soudaine expédition, mûrement réfléchie, & prudemment concertée entre un petit nombre, sans l'intervention des Grands : c'est une conjuration pacifique, une révolution tranquille, un détrônement sans violence ; & ce qu'il y a de plus admirable, *dux fœmina facti.* *

M. Carte a inseré dans son Abrégé préliminaire une longue discussion des droits respectifs de plusieurs Princes de l'Europe,

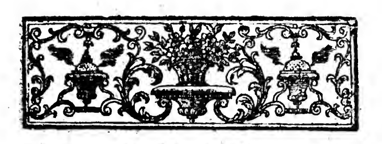
* Virgil. *Æneid.* I.

par rapport à la ſucceſſion éventuelle à la couronne de Portugal, dans le cas de la mort du vieux Roi-Cardinal Henri. J'ai trouvé cette diſcuſſion, qui eſt l'extrait de toutes les Piéces qui parurent en ce tems là, fort inutile & fort ennuyeuſe aujourd'hui; & pour cette raiſon j'ai jugé à propos de l'omettre entiérement dans ma traduction. Un cas ſemblable peut encore arriver, dit M. Carte. Je réponds que cela eſt moralement impoſſible, & que quelque choſe qui arrive, les cir-

conſtances au moins changeront l'eſpéce, & que par conſequent on ne pourra jamais faire aucun uſage des moyens employés par les defenſeurs des divers Prétendans de ce tems là à la Couronne de Portugal.

On peut croire que les eſprits ſolides préfereront ce morceau d'Hiſtoire à celui que M. l'Abbé de Vertot a donné dans le même genre, & que comme la traduction Françoiſe de l'Hiſtoire Romaine de *Laurent Echart* a fait moins rechercher ſes *Révolutions de la Ré-*

publique Romaine, cette traduction pourroit auſſi produire le même effet par raport à ſes *Révolutions de Portugal*, quelque ingénieux & quelque bien écrit que ſoit cet ouvrage. Dès qu'un Hiſtorien péche du côté de la fidélité, il a beau plaire par les agrémens de ſon eſprit & de ſon ſtyle ; c'eſt un faux témoin, que les graces de ſa perſonne & de ſon langage ne doivent pas empêcher les Juges de traiter comme il le mérite.



PREFACE
DE L'AUTEUR.

IL n'y a point d'Histoires mieux reçues du Public, que celles qui concernent quelque révolution arrivée dans un gouvernement, sur-tout lorsque le récit en est clair & instructif, & fondé sur des Mémoires autentiques, écrits par des personnes qui ont eu une part immédiate à ces sortes d'événemens, ou au moins qui en ont été les témoins oculaires. Telle est l'Histoire de la Révolution arrivée dans le gouvernement de Portugal en l'année 1667. & contenue dans les Let-

tres de M. Robert Southwel au feu Duc d'Ormond, qui paroiſſent aujourd'hui pour la premiere fois. M. Southwel, Ambaſſadeur Extraordinaire du Roi Charle II. à la Cour de Liſbonne, a vu arriver tous les troubles qui agiterent alors cette Cour, & il en a, pour ainſi dire, ſuivi de l'œil tous les mouvemens. C'étoit un homme éclairé, judicieux & d'une grande expérience dans les affaires; & comme il voyoit de près & remarquoit attentivement ce qui ſe paſſoit chaque jour, par rapport à toutes ces intrigues, le récit particulier qu'il en fait, doit paſſer pour exact & fidéle. De toutes les Relations qui ont paru juſqu'ici, il n'y en a aucune, qui renferme un détail plus ſimple & plus circonſtancié des mouvemens qui cauſerent cette fameuſe révolution. Le détail plaît toujours dans ces ſortes de Rélations.

D. Pedre, Infant de Portugal, fut un Prince de peu d'esprit & de mérite, avec un exterieur grave & composé, comme l'ont tous les Portugais. Il étoit foible, léger, & gouverné par tous ceux qui l'approchoient. Tous les Courtisans disgraciés ou déplacés, tous les mécontens du Royaume s'attachoient à lui. Livré à leurs conseils, & poussé par son ambition, il forma le dessein de faire déposer le Roi son frere aîné. Les mesures furent si bien prises, conformément à la constitution de l'Etat, laquelle differe peu de celle du Royaume d'Angleterre, & on agit avec tant de résolution & de vigueur, qu'on vint à bout de surmonter tous les obstacles.

Le Comte de Castelmelhor, premier Ministre du Roi, étoit un homme d'une grande capacité, & qui aimoit sincérement sa patrie. Il

avoit illustré son ministére par plusieurs victoires éclatantes remportées sur les Espagnols, & ces succès avoient entierement rétabli les affaires des Portugais, qui étoient auparavant dans un très-fâcheux état. Mais ce Ministre s'étoit fait un très-grand nombre d'ennemis, sur-tout parmi les Grands, à cause de son trop grand pouvoir dans l'Etat, & de la hauteur insuportable avec laquelle il traitoit tous les sujets. S'étant donc rendu extrémement odieux, il lui fut impossible de rompre les mesures qu'on avoit prises pour le perdre, & ce qui en fut une conséquence, pour perdre son maître, qui forcé de le renvoyer de la Cour, & abandonné successivement de tous ceux en qui il avoit confiance, parce qu'il ne pouvoit plus les protéger, se trouva lui-même sans conseil & sans appui, & fut obligé de se livrer

dans

dans la ſuite entre les mains de ſes ennemis, & de céder l'autorité à ſon frere.

Ce qui paroît de plus extraordinaire dans les circonſtances de cette révolution, & ce qui diſtingue ce fameux événement de tous ceux de ce genre, eſt qu'il ne fut point occaſionné par un mécontentement général de la nation, par un abus des loix, par l'uſage odieux d'un pouvoir arbitraire, par des dénis de juſtice, par un cours d'iniquités, par la corruption & la violence dans le miniſtere, par les mauvais ſuccès d'une guerre, par le dérangement des affaires publiques, par la chute du commerce, par l'indifference pour le bien public, ni enfin par les murmures & les plaintes du peuple. Au contraire, la nation Portugaiſe joüiſſoit alors d'une vie douce & tranquille. Elle ne ſe

plaignoit point des impôts, & ne reprochoit au gouvernement aucune sorte d'injustice & d'oppression. En un mot, on ne remarquoit dans la nation aucune de ces dispositions, qui ont coutume de préparer & d'annoncer des révolutions dans un Empire.

Il est vrai que le Roi, par ses emportemens, ses débauches, ses inclinations basses, ses indignes amusemens, & sa conduite déréglée, s'étoit attiré le mépris de tous ses sujets, & particulierement de la Ville de Lisbonne. Mais peu de personnes en particulier avoient lieu de se plaindre du gouvernement, si ce n'est le Duc de Cadaval & quelques autres Grands, avec un petit nombre de Gentilshommes, à qui l'on avoit ôté leurs emplois, & dont une pareille disgrace avoit fait des mécontens. Tout cela ne paroissoit pas capa-

ble d'occasionner un événement tel que celui qui s'ensuivit. Cependant l'Infant D. Pedre, héritier présomptif de la couronne, sçut si bien s'en prévaloir, qu'il s'en servit comme de moyens pour detrôner son frere : ce qui mérite l'attention sérieuse de tous les Princes. C'est un exemple mémorable, qui leur aprend ce qui peut arriver à un Souverain, qui n'étant point estimé de ses sujets, confie son autorité à un ministre qui n'en est point aimé.

La révolution arrivée dans le même Roïaume en 1640. *fut plus soudaine, quoique le succès en fût plus difficile. Les circonstances étant fort differentes, il falut prendre bien d'autres mesures. Le Portugal étoit alors soumis à une puissance étrangére, qui traitant ce Roïaume comme s'il ne lui eût point apartenu, l'ac-*

cabloit, pour ſoulager ſes autres Etats. Cette mauvaiſe politique ne devoit pas concilier l'affection de la nation Portugaiſe; elle devoit même néceſſairement la diſpoſer à un ſoulévement général. Cependant la Cour ayant garni d'Eſpagnols toutes les places & toutes les grandes villes de Portugal, pour étonner & intimider le peuple, elle comptoit regner paiſiblement ſur ce Royaume par la hauteur & la violence. Ces ſoldats étrangers dans le cœur de l'Etat furent regardés comme un attentat à la conſtitution du Royaume & à la liberté de la nation. Il eſt vrai que ces moyens violens mécontenterent médiocrement le peuple durant un tems conſiderable. Mais les oppreſſions s'étant multipliées & accrues à un degré inſuportable, & la nation ſe voyant enfin ſur le penchant de ſa ruine entiere,

elle profita du moment où la Cour d'Espagne étoit dans un grand embarras par les guerres qu'elle avoit à soutenir, & elle saisit l'occasion de secouer le joug. On vit alors ce peuple accablé d'impôts, vexé de toute maniere, esclave, misérable, réduit au désespoir, se soulever tout à coup contre la tyrannie, & semblable à un impétueux torrent, qui détruit ou entraîne tout ce qui s'oppose à son cours, renverser en un jour, en un quart d'heure un gouvernement tyrannique de soixante années. Cette révolution fut l'effet éclatant du mécontentement secret de la nation.

Ce fameux évenement, qui est un des plus grands traits de l'Histoire, n'a jamais été représenté comme il faut. A la verité il ne falloit pas attendre de Passerat, ni des autres Ecrivains partisans de l'Espagne, qu'ils dîssent sur cet article des ve-

rités, qui eussent fait honte à cette Cour. C'étoit naturellement aux Portugais à écrire sur ce sujet. Cependant Antoine de Souza de Macedo, & d'autres Portugais qui ont travaillé sur cette matiere, ne se sont occupés qu'à faire voir le droit de Jean IV à la couronne de Portugal, & à décrire les circonstances de l'entreprise du 1r. Decembre 1640. entreprise qui rendit au Portugal sa liberté & son indépendance. Ils se sont d'ailleurs peu étendus sur les causes de ce grand changement, du moins sur les particularités de la conduite des Espagnols à l'égard des Portugais, & sur les différens genres d'oppression qu'ils leur avoient fait souffrir. L'Historien Bigaro *est celui qui s'est le plus étendu, mais il n'a pas tout dit. La plûpart ne peignent qu'en gros les malheurs de leur nation sous le joug Castillan,*

& se contentent de citer quelques injustices particulieres, qui ont le plus frappé l'imagination de l'Ecrivain.

Pour moi, après avoir lû tout ce qui a été écrit en Latin, en François, en Italien & en Portugais sur cette révolution, j'ai recueilli la plus considérable partie de ces griefs. A la vue d'une pareille conduite des Espagnols, on sera sans doute plus surpris que leur gouvernement ait duré soixante ans, qu'on ne le sera de le voir attaqué & renversé par les efforts de la nation, dont le dessein étoit de prévenir sa ruine.

La révolution de 1580, *par laquelle la couronne de Portugal fut soumise & unie à celle de Castille, fut l'effet de la puissance du Roi Philippe II. & de la mesintelligence qui régnoit parmi la Noblesse Portugaise. Ce Prince avoit une*

espéce de droit apparent. Il y eut alors une foule d'Ecrits publiés de part & d'autre, pour appuyer les droits respectifs des Prétendans à la Couronne de Portugal, après la mort du Roi Henri. Je fais ici mention des principaux. Les moyens de part & d'autre doivent piquer la curiosité, & d'ailleurs il peut arriver des évenemens semblables avec des circonstances peu différentes, & en ce cas il est bon de connoître ces Ecrits, qui seroient alors d'un grand usage. *

---

* Cette raison qui a engagé l'Auteur Anglois à faire un Extrait de tous les Mémoires qui parurent vers l'an 1580. en faveur des divers Prétendans à la Couronne de Portugal, me paroît bien legére. Du moins je ne l'ai pas jugée assez forte, pour prendre la peine de traduire ces longs Extraits, que nous ne croyons pas pouvoir interesser qui que ce soit, ni être jamais d'aucune utilité.



ABREGÉ DE L'HISTOIRE DE PORTUGAL.



IL y avoit près de trois cens ans que l'Espagne étoit sous la domination des Gots. Les guerres intestines, effet ordinaire des couronnes usurpées ou disputées, avoient extrémement affoibli cette monarchie, lorsque les Maures, attirés par le Comte Julien, passerent d'Afrique en Espagne, y défirent Roderic dans une bataille décisive, & en deux années conquirent presque tout An 713.

le pays. Plusieurs Chretiens se réfugierent alors dans les montagnes des Asturies, de Gallice, & de Biscaye, pour y mettre à couvert leur vie & leur liberté. Pélage, prince du sang royal, & cousin germain du Roi Roderic, fut de ce nombre. S'étant dans la suite mis à leur tête, il descendit des montagnes, & fit plusieurs courses dans le plat pays. Il prit les villes de Léon & d'Astorga, & quelques autres places, & fonda les royaumes de Léon & d'Oviédo. La division qui régnoit souvent parmi les Princes Maures, donna lieu à ses successeurs de pousser plus loin leurs conquêtes, & de fonder les royaumes de Navarre, d'Aragon & de Castille. Ce dernier étant le plus voisin de l'ennemi, accrut sa puissance par de fréquentes victoires, & de-

vint enfin le plus confiderable de tous les roïaumes d'Efpagne, par la conquête de celui de Tolede, dont la capitale fut prife le 25. May 1085. par Alfonfe VI. Roi de Caftille.

Ce Prince avoit été fecondé dans cette éxpédition, par des fecours confidérables qu'il avoit reçus de France, d'Italie, & d'Allemagne. Le zéle de la réligion, ou l'interêt particulier procurerent des troupes auxiliaires au Roi de Caftille, qui pour fe les attacher & exciter d'autres étrangers à fuivre leur exemple, leur accorda des priviléges & des établiffemens dans les pays nouvellement conquis. Il ne fut pas long-tems fans leur donner occafion d'exercer leur valeur; il eut même befoin d'un nouveau renfort de troupes étrangeres. La famille des Almoravides,

ayant chassé celle de Alavécides du Royaume de Fez, & s'étant emparée du trône, Joseph, Miramolin de Maroc, qui étoit de la famille des Almoravides, après avoir conquis une grande partie de l'Afrique, passa en Espagne avec une puissante armée, s'y rendit maître d'un grand nombre de villes, qu'il conquit sur les Rois Maures, & les réduisit tous sous son obeissance. Le Roi de Castille sentit qu'il avoit besoin de grandes forces, pour s'opposer à un si formidable ennemi. Il s'adressa donc à plusieurs Princes Chrétiens, & leur demanda du secours. Henri, neveu de la Reine Constance sa femme, & quatrieme fils de Henri Duc de Bourgogne, qui étoit fils de Robert Roi de France, arriva à la cour de Castille l'an 1089.

avec un corps de gentilhommes François, qu'il commandoit. Henri fit de grands exploits de guerre; en sorte que pour reconnoître ses services, Alfonse lui donna en mariage sa fille Thérese, avec la ville de Porto & son territoire, qu'il érigea en Comté. On doute à la verité si Thérese étoit fille légitime ou naturelle d'Alfonse. Quoi qu'il en soit, le don de la Comté de Porto ne fut pas moins un effet de la libéralité d'Alfonse, & personne ne révoque en doute la validité de cette donation. Ce Prince ayant fait lui-même cette conquête, laissa à Henri le soin de la conserver, & lui abandonna en même tems toutes celles qu'il pourroit faire dans la suite sur les Maures, dans le païs appellé depuis le Portugal.

Telle est l'origine de ce Roïau-

me. Henri, capitaine brave & experimenté, gagna dix-sept batailles sur les Maures, leur enleva les Villes de Conimbre, de Viseo, de Beira, & se rendit maître de tout le pays entre le Minho & le Duero, & de la Province de *Tra-los-Montes*. Il mourut le 1. Novembre 1112. laissant un fils nommé Alfonse Henriquez, qui n'avoit pas alors plus de deux ans.

Alfonse Henriquez. Ce Prince, héritier des Etats & de la valeur de son pere, défit une prodigieuse armée de Maures, commandée par cinq Rois. Ce fameux combat se donna dans la plaine d'Ourique, appellée aujourd'hui Cabeza de Reyes, le 25. Juillet 1139. Ce fut après cette victoire mémorable, que son armée le proclama Roi sur le champ de bataille. Deux jours après il fut reçu en

cette qualité à Conimbre, où il entra comme en triomphe. On prétend que ce titre lui fut confirmé par le Pape Innocent II. l'an 1142. & qu'il y eut à Lamego une assemblée des Etats de son Royaume, où il fut couronné solemnellement par l'Archevêque de Brague, & où l'on fit plusieurs réglemens pour la police du gouvernement & pour l'ordre de la succession à la Couronne. Dans la suite (avec le secours des Anglois & autres Avanturiers *, qui en allant à la Terre-Sainte, mouillerent à la côte de Portugal, & que l'on engagea aisément à tourner leurs armes contre les Infideles du pays) il prit Lisbonne, après un

* C'étoient des François, des Anglois & des Allemands, qui s'étoient croisés pour la conquête de la Terre-Sainte, sous la conduite de Guillaume Longue-Epée, Duc de Normandie.

ſiege de cinq mois, où l'on aſſure qu'il périt près de 200 mille Maures. Alfonſe ſe rendit maître dans la ſuite des villes de Leiria, d'Alcafar de Sal, de Santorem, de Beja, de Moura, de Serpa, d'Evora, d'Elvas, & autres places ſituées au midi du Tage, & d'une partie des Algaves. Il mourut à Conimbre le 6. Decembre 1185.

Sanche I. Sanche ſucceda à ſon Pere Alfonſe. Il prit Silvès, capitale des Algarves, & ayant ſoumis tout le reſte de cette contrée, il ſe revêtit du titre de Roi des Algarves, conjointement avec celui de Roi de Portugal. Etant mort l'an 1211. il eut pour ſucceſſeur ſon fils Alfonſe II. ſurnommé le Gras; qui mourut à Conimbre le 25 Mars 1223.

Alfonſe II.

Sanche II. Sanche II. ſon fils aîné & ſon ſucceſſeur, mourut en 1248. à

Tolede, sans laisser de postérité, & son frere Alfonse III. régna après lui. Ayant répudié sa femme Mahaud, Comtesse de Boulogne & de Dammartin, * Il épousa Beatrix, fille naturelle d'Alfonse X. Roi de Castille, & mourut le 16 Fevrier 1273. Alfonse III.

Denys, son fils aîné, qu'il avoit eu de sa seconde femme, fut l'héritier de ses Etats, & surnommé le Pere de la patrie. Il mourut à Santarem le 7 Janvier 1325. après un régne de 46 ans, laissant le trône à son fils unique Alfonse IV. surnommé le Hardi, qui mourut à Lisbonne le 28 May 1357. De quatre enfans qu'il avoit eus de sa femme Beatrix de Castille, D. Pedre, ou Pierre I. fut le seul Denys. Alfonse IV. D. Pedre.

* La Reine Catherine de Medicis prétendoit qu'Alfonse avoit eu un fils de Mahaud, nommé Robert, & qu'elle en descendoit, comme on verra dans la suite.

qui lui survécut. Après un régne de dix ans, il mourut à Estremos le 18 Janvier 1367. ne laissant qu'un fils légitime, nommé Ferdinand, qui occupa le Trône après lui, & mourut à Lisbonne le 29 Octobre 1383.

1383. Interregne. La mort de Ferdinand occasionna bien des troubles en Portugal. Il n'avoit laissé aucun enfant mâle, mais seulement une fille légitime nommée Beatrix, qui quoiqu'elle n'eût que dix ans, avoit été mariée depuis environ six mois à D. Juan Roi de Castille. Elle fut d'abord proclamée Reine à Lisbonne ; mais lorsqu'on voulut la proclamer dans d'autres villes du Royaume, le peuple ennemi du gouvernement Espagnol s'y opposa. Cependant il n'y avoit pas alors d'autres prétendans à la couronne. La Reine doüairiere Léo-

nore & la plus grande partie de la nobleſſe étoient dans le parti de Beatrix. Mais pluſieurs lui conteſtoient ſon titre, alléguant que le mariage de ſon pere & de ſa mere avoit été illégitime, & que conſéquemment elle devoit être reputée batarde. Ferdinand, par le Traité de paix conclu à Alcouchin, s'étoit engagé à épouſer Léonore fille de Henri Roi de Caſtille; mais étant devenu amoureux de Léonore Tellez, femme de Laurent d'Acunha, il l'enleva à ſon mari, & prétendit que ſon mariage avec ce Seigneur étoit nul, comme ayant été contracté ſans diſpenſe, malgré leur parenté. En vertu de cette prétendue nullité, Ferdinand ne fit point difficulté de l'épouſer. Laurent d'Acunha, qui avoit eu deux enfans de Léonore, pour mettre ſa vie en ſu-

reté, se retira en Castille. C'est de ce mariage de Ferdinand avec Léonore, que Béatrix étoit née. Une si scandaleuse alliance avoit rendu Léonore odieuse aux Portugais, & elle donnoit lieu à la contestation, touchant la légitimité de la fille qui en étoit issue.

Léonore avoit fait usage de tout son crédit sur l'esprit du Roi son mari, pour placer ses parens & ses créatures dans les premieres charges de l'Etat: ce qui avoit fort indisposé les peuples. Aucun n'avoit plus de pouvoir sur elle, & n'étoit aussi généralement haï des Portugais, que Jean Fernandez d'Andeiro, Comte d'Outram. Etant regardé comme son favori, on lui imputoit tout ce qui blessoit la nation, & tout ce qu'il y avoit d'odieux dans l'administration de la Reine doüairiere, dont la faveur le rendit si

insolent, qu'il osa un jour insulter le prince D. Juan, grand-maître de l'ordre d'Avis, fils naturel du Roi Pierre I. & de Thérese Laurent, & frere du feu Roi. Andeiro fut assassiné dans le palais même de la Reine, le 6 de Decembre 1383. Le peuple de Lisbonne applaudit beaucoup à cette action, & nomma le prince D. Juan, régent & protecteur du royaume. S'étant assemblés en grand nombre, ils firent main-basse sur tous ceux qui étoient dans le parti de la Reine de Castille, sur ceux même qui n'étoient que soupçonnés d'en être, & n'épargnerent pas leur archevêque D. Martin, qu'ils massacrerent dans la tour de la cathédrale, où il s'étoit réfugié. La Reine doüairiere outrée de la mort de son favori, & redoutant les fureurs d'une po-

pulace effrénée, ſortit de Liſbonne, & ſe retira à Santarem. Delà elle fit tous ſes efforts pour engager le Roi de Caſtille ſon gendre à entrer en Portugal, à la tête d'une armée, afin d'aſſurer le droit de ſa fille, & de maintenir ſon autorité.

Les Portugais réſolurent unanimement de s'oppoſer de toutes leurs forces à l'armée Caſtillane; mais ils ne pouvoient s'accorder ſur le choix d'un Roi. Une partie de la nobleſſe s'étoit aſſemblée à Liſbonne pour cette élection, ſans avoir rien conclu. Pierre I. du vivant de ſon pere Alfonſe, avoit été éperduement amoureux d'Inez de Caſtro, & avoit vécu avec elle, comme avec une maîtreſſe tendrement aimée. Le Roi ſon pere craignaint qu'il ne ſe déterminât à l'épouſer, la fit aſſaſſiner à Conimbre en 1355.

Le Prince en fut si irrité, qu'il se révolta ouvertement contre son pere ; & étant dans la suite monté sur le trône, il fit mourir dans les plus cruels supplices les assassins d'Inez. On prétend qu'en 1361. il déclara publiquement qu'il l'avoit épousée à Bragance six ou sept ans auparavant, & que Gille Eveque de Guardia certifia qu'il avoit fait secrettement la cérémonie du mariage, dans le tems qu'il n'étoit que Doyen de sa Cathédrale. Soit qu'Inez eût été sa femme, soit qu'elle n'eût été que sa Maîtresse, il en eut deux enfans, qui furent D. Juan Duc de Valencia-Campos, & D. Denys, dont descendent aujourd'hui les Comtes de Villar.

Ils étoient alors l'un & l'autre en Espagne, & l'ainé étoit retenu dans une étroite prison à

Tolede, de peur qu'il ne fît valoir ses prétentions à la couronne de Portugal. Cependant les Portugais en general avoient les yeux fixés sur lui ; & pour animer davantage le peuple, on avoit fait peindre son portrait, où il étoit représenté dans les fers. Sa captivité le mettoit hors d'état de seconder les vues des Portugais, autrement que par son nom. Il leur manquoit aussi un chef pour présider à leurs Conseils, & pour commander leurs troupes. Dans ces circonstances le Grand-Maître d'Avis profita de l'occasion & déclara qu'il étoit prêt à se sacrifier pour le salut de la patrie. Il fut donc déclaré chef de la confedération, & Général des troupes du Royaume.

Sur ces entrefaites, le Roi de Castille leva une armée, & menant sa femme Béatrix avec lui, il

il entra en Portugal, où il ſe rendit ſans peine maître de Guardia, de Bragance, & de pluſieurs autres places. D. Gonſalve Tellez, frere de la Reine doüairiere, étoit dans Conimbre avec une forte garniſon. Le Roi marcha vers cette ville avec les deux Reines, ne doutant pas qu'il n'y fût reçu dès qu'il ſe préſenteroit. Mais ayant vu qu'on lui fermoit les portes, il commença à ſoupçonner les deſſeins de la Reine doüairiere. Il étoit ſtipulé dans le contract de mariage de ſa fille avec le Roi, qu'elle gouverneroit le Royaume, juſqu'à ce que Beatrix eût un fils & que ce fils fût devenu majeur, & en état de gouverner. Cependant lorſque le Roi de Caſtille étoit ſur le point d'entrer en Portugal, il avoit été réſolu dans ſon Conſeil, que la Reine doüairiere céderoit

le gouvernement au Roi son gendre. Il n'étoit pas agréable pour cette Princesse, de se voir ainsi dépoüillée de toute son autorité. Le Roi qui s'en doutoit, & qui avoit d'ailleurs d'autres motifs pour la soupçonner, prit le parti de l'envoyer en Castille, dans le monastere de Tordesillas. Comme cette Princesse étoit fort haïe des Portugais, on s'imagina que son éloignement appaiseroit les esprits, & calmeroit les troubles du royaume. Mais il arriva tout le contraire. Comme le peuple ne vit alors aucune apparence d'être gouverné par un Prince Portugais, il accusa la Reine doüairiere de perfidie & de trahison. Les esprits s'échaufferent d'autant plus, qu'ils se voyoient en danger de subir le joug Espagnol qu'ils détestoient, malgré les précautions qu'on

avoit prises dans les articles du contract de mariage, pour empêcher le Portugal de tomber sous la domination de la Castille.

Le Roi ne jugeant pas à propos de perdre le tems devant Conimbre, & s'imaginant que le reste du royaume suivroit bientôt le sort de la capitale, résolut d'investir Lisbonne. La place assiégée par mer & par terre fut attaquée très-vivement durant cinq mois de suite; mais elle fut défendue avec tant de vigueur par le Grand-Maître d'Avis, que les Castillans désesperant de réussir, firent proposer un traité, pour parvenir à un accommodement. Le Grand-Maitre ne voulut entrer dans aucune négociation, que l'on ne convint pour préliminaire, qu'il gouverneroit le royaume jusqu'à ce que la Reine Beatrix eût un fils

en âge de pouvoir gouverner par lui-même. Ainsi les projets d'accommodement ayant échoué, l'automne étant déja fort avancée, & les maladies qui s'étoient mises dans l'armée Espagnole, y causant tant de ravages, qu'il mouroit en un jour jusqu'à 200. soldats, le Roi se vit forcé de lever le siége le 3. Septembre 1384. & de s'en retourner honteusement en Castille, où il fit tous ses efforts pour lever une nouvelle armée & pour équiper une plus nombreuse flotte, afin de pouvoir, au printems suivant, faire une seconde tentative pour la réduction du Portugal. Pendant ce tems là, le Grand-Maître reprit quelques places que l'ennemi lui avoit enlevées, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans.

Ces heureux succès augmente-

rent beaucoup sa réputation, & lui gagnerent entierement l'affection des Portugais. Ce Prince étoit d'une belle figure, généreux, affable, familier; en sorte que ses belles qualitez sembloient réparer le défaut de sa naissance. Comme il s'etoit tellement avancé, qu'il ne lui étoit plus possible de reculer, il étoit de son interêt de mettre les autres confédérés dans la même nécessité; de peur qu'ils ne fussent tentés, par les offres qu'on ne manqueroit pas de leur faire, d'abandonner son parti. Cependant il étoit absolument nécessaire de choisir un chef, qui pût réunir les Portugais pour le bien de la cause commune, afin de mieux exécuter les mesures qu'on devoit prendre dans la suite. Le Grand-Maître n'avoit point alors de compéti-



teur, & les délais pouvoient faire naître de nouvelles difficultez. Il fut donc résolu de convoquer une assemblée des Etats à Conimbre. Elle se tint à Easter, dans le Couvent des Cordeliers de cette ville, & le choix unanime tomba sur le Grand-Maître d'Avis, qui fut proclamé Roi de Portugal sous le nom de Jean I. 1385. le 6 Avril 1385.

Jean I. Le nouveau Roi se mit aussitôt en campagne à la tête d'une armée, reprit Guimarens & Brague. Nugnez Alvarèz Pereyra, tige de la maison de Bragance, battit les Castillans à Acoleiros & à Traucoso, & pour récompense il fut honoré de la dignité de Connétable. Cependant le Roi de Castille vint encore cette année en Portugal avec une puissante armée, & sa flotte en même tems ravagea les

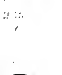
côtes de ce royaume : ſa premiere tentative fut ſur Elvas ; mais il fut obligé de lever le ſiege. Ayant quitté la province d'Alenteio il tomba ſur celle de Beira, prit Cillorico, marcha à Conimbre, brula les fauxbourgs, & inveſtit Leiria.

Le Roi de Portugal avec dix mille hommes d'infanterie & environ 2000 chevaux, (ce qui n'égaloit pas le tiers des troupes Caſtillanes) s'avança pour faire lever le ſiege. Les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine d'Aljuborata. Le combat fut très-opiniâtre de part & d'autre & très-ſanglant. La victoire après avoir panché tour à tour des deux côtés, à la fin ſe déclara pour les Portugais, par la valeur & la bonne conduite de leur Roi : les Caſtillans furent entierement défaits, avec

perte de dix mille hommes ; parmi lesquels il se trouva plusieurs officiers de la premiere distinction. Cette bataille décisive donnée le 14. Août 1385. rendit le Roi de Portugal maître de Santarem & des autres villes de ce royaume, dont les Castillans s'étoient emparés. A son tour il entra en Castille, & ravagea le pays. La guerre continua avec differens avantages de part & d'autre, jusqu'au 29. novembre 1389. Alors on conclut une tréve pour six ans ; par un traité avantageux aux Portugais. Le Roi de Castille étant mort l'année suivante, sans avoir eu d'enfans de la Reine Béatrix, & son successeur n'ayant aunes prétentions à la couronne de Portugal, la tréve fut renouvellée pour 15. ans & le Roi D. Jean se vit alors paisible possesseur

possesseur du Royaume.

Ce Prince étant mort à Lisbonne le 14. Août 1433. laissa le trône à son fils Edouard, qui 1433. en jouit peu, étant mort le 9. Edouard. Septembre 1438. Il eut deux fils, Alfonse V. qui lui succeda & Ferdinand Duc de Viséo. Alfonse V. surnommé l'Africain, Alfonse V. à cause de ses conquêtes en Afrique, où il se rendit maître d'Arcilla, d'Alcazar, de Tanger, & autres places, mourut le 28. Août 1481. & eut pour successeur Jean II. surnommé le Jean II. Grand, ou le Prince parfait. Ce fut, selon tous les Historiens, un Prince d'une haute sagesse, courageux, magnanime, grand politique, très-appliqué aux affaires du Gouvernement de son Royaume, libéral par temperament, économe par prudence, zelé pour les progrès de l'agriculture,





des arts & du commerce. En un mot ce fut un Roi. Il fit des établissemens considerables sur les côtes de Guinée & dans le Royaume de Congo. Sous son régne les Portugais découvrirent le Cap de Bonne-Esperance, & ce fut lui qui procura la decouverte de l'Amérique. Il se préparoit à faire de grandes conquêtes dans les Indes Orientales, lorsqu'il mourut le 25. Octobre 1495. sans posterité légitime. Sa Couronne passa à son cousin-germain, le Prince Emanuel, fils de Ferdinand Duc de Viseo.

1495. Emanuel. Emanuel, surnommé le Grand, vécut en paix avec tous les Princes chrétiens. Il ne tourna ses armes que contre les infidéles, & fit des conquêtes considerables en Barbarie. Ce fut sous son régne que les Portugais découvrirent en Amérique le vaste

pays du Bréſil, dont ils ſe rendirent les maîtres, ainſi que des iſles d'Ormus, de Ceïlan & de Madagaſcar, des villes de Malaca, de Goa &c. Tant qu'il régna, il ne ſe paſſa preſqu'aucune année, ſans que ce Prince n'armât une flotte pour quelque importante expédition dans les Indes. En ſorte qu'à la fin il ſe vit maître en quelque ſorte de toutes les côtes de la mer, depuis le détroit de Gibraltar, juſqu'aux mers d'Arabie, de Perſe & des Indes, ainſi que de pluſieurs Iſles & Royaumes. Auſſi joignit-il à ſes titres, celui de *Seigneur des conquêtes, navigation & commerce d'Ethiopie, d'Arabie, de Perſe & des Indes.* La quantité prodigieuſe d'or, d'argent, & de marchandiſes, que ſes ſujets tirerent de tous ces pays, enrichit extrémement ſon

royaume, & le rendit très-puissant. Il est certain que jamais le Portugal ne fut si florissant que sous le regne d'Emanuel, qui mourut le 15. Decembre 1521.

Sa premiere femme fut Elisabeth, fille aînée de Ferdinand le Catholique Roi d'Aragon & d'Isabelle Reine de Castille, dont il eut un fils nommé Michel, qui après avoir été proclamé Prince de Castille, d'Aragon, & de Portugal, & déclaré héritier de ces trois couronnes, mourut à Grenade le 19 Juillet 1500. Elisabeth étant morte en accouchant de ce Prince, Emanuel, avec la dispense du Pape, épousa sa sœur cadette, Marie, troisiéme fille de Ferdinand, dont il eut sept garçons & trois filles. Les garçons furent 1°. Jean III. qui fut Roi de Portugal après la mort de son pere. 2°. Louis Duc

de Beja. 3°. Ferdinand Duc de Guardie. 4°. Alfonfe Archevêque de Lifbonne & Cardinal. 5°. Henri qui fut auffi Cardinal, & qui dans la fuite quitta la pourpre, pour fucceder à fon neveu le Roi Sebaftien. 6°. Edouard Duc de Guimarens. 7°. Antoine. Tous furvécurent à leur pere, excepté Antoine, qui mourut le jour même de fa naiffance. Les trois filles furent 1°. Ifabelle mariée à l'Empereur Charle V. 2°. Béatrix mariée à Charle III. Duc de Savoye. 3°. Marie qui mourut en bas âge. Emanuel, après la mort de fa deuxiéme femme, époufa en 1518. Léonore d'Autriche fœur aînée de l'Empereur Charle V. dont il eut un fils nommé Charle, qui ne vécut que deux années, & une fille nommé Marie, morte en 1578. fans avoir été mariée.

1521. Jean III. Jean III. Roi de Portugal s'appliqua à conserver les conquêtes de son pere dans les Indes Orientales, & il en fit aussi de nouvelles. Mais il jugea à propos d'abandonner la plûpart de celles de Barbarie, comme étant trop difficiles à défendre contre les nombreuses armées & les attaques continuelles des Maures. Ayant donc fait démolir Arzilla, Alcazar, Zamor, Zafi, & autres places, il ne conserva que Tanger, Ceuta, & Mazagan. Il épousa la derniere sœur de Charle V. nommée Catherine, dont il eut six garçons, sçavoir, Alfonse, Emanuel, Philippe, Denys, Jean, & Antoine; & trois filles, Marie, Isabelle, & Béatrix, dont les deux dernieres moururent en bas âge; les garçons moururent de même, à la reserve de Jean qui

vécut jusqu'à l'âge de 17. ans, & mourut avant son pere le 2. Janvier 1554. Ce jeune Prince avoit épousé la seconde fille de l'Empereur Charle V. qu'il laissa veuve & grosse d'un enfant, dont elle accoucha quelques jours après & qu'on nomma Sebastien. Marie l'aînée des filles du Roi Jean III. ayant été mariée à Philippe II. Roi d'Espagne, mourut au bout d'un an, quatre jours après avoir accouché du Prince D. Carlos, dont la mort fut aussi funeste, que sa naissance l'avoit été à sa mere.

Jean III. mourut d'apoplexie le premier Juin 1557. & laissa le trône à son petit-fils Sebastien, qui n'étoit alors âgé que de trois ans & demi. Durant la minorité de ce Prince, la Régence fut les trois premieres années entre les mains de la Reine doüairiere 1557. Sebastien.

Catherine, sa grand'mere, qui la céda au Cardinal Henry, grand oncle du jeune Roi.

Les Rois sont majeurs en Portugal, au même âge qu'ils le sont en France, c'est-à-dire, à 14. ans. Sebastien ayant donc atteint cet âge, commença à prendre en main les rênes du gouvernement. Ce Prince avoit naturellement d'excellentes dispositions à régner en grand Roi. Mais il fut mal élevé, & ceux à qui son éducation fut confiée, ne s'appliquerent point à lui former l'esprit. Il étoit d'un tempérament robuste & vigoureux; sobre, temperant, & si chaste, que plusieurs ont soupçonné qu'il étoit inhabile au mariage, & que pour cette raison il ne s'étoit point marié. Il étoit généreux, brave, intrépide; mais impatient, colére, imprudent, témé-

raire même; ne respirant que la guerre & la gloire, & extrémement présomptueux. Les Jésuites qui l'avoient élevé, lui avoient inspiré un grand zéle pour la Réligion, l'entretenant sans cesse des exploits héroïques des Portugais en Afrique & dans les Indes, sous les régnes de ses ancêtres, qui par là avoient eu la gloire d'étendre leur Empire, & celui de la foi, dans les climats les plus reculés.

Ces discours inspirerent au jeune Roi un désir impatient de surpasser tous ses prédécesseurs, & de faire par lui-même plus de conquêtes dans ces pays éloignés, qu'ils n'en avoient fait par leurs Généraux. Il eut d'abord envie de passer avec une armée dans les Indes Orientales, où les Villes de Goa & de Chaul furent assiegées, en 1572. l'une

durant six mois, l'autre durant neuf, par plusieurs Rois des Indes, avec des armées prodigieuses; mais elles furent si bien défendues, qu'après differentes attaques, où l'ennemi fut toûjours repoussé avec des pertes considerables, les deux sieges furent enfin levés. La Reine Catherine, le Cardinal Henry, & les Jesuites le détournerent de ce projet romanesque, moins en le prenant du côté de la raison, qu'en flattant sa passion pour la guerre. Ils lui firent entendre, qu'il seroit mieux de tourner ses armes contre les Maures, qui quelques années auparavant avoient assiegé la Ville de Mazagan en Barbarie, mais sans succès. C'en fut assez, pour lui faire prendre une ferme résolution de passer en Afrique, & il ne fut plus possible à ceux qui lui avoient

ſuggéré le projet de cette expédition, de l'en détourner, quelques motifs qu'ils lui alléguaſſent.

Il voulut d'abord connoître le pays par lui-même, & pour cet effet il paſſa en Afrique en 1574. avec quelques troupes. Il y viſita les fortifications de Tanger & de Ceuta, & dans quelques eſcarmouches contre les Maures, il expoſa ſa perſonne ſans neceſſité. Il revint à Liſbonne, réſolu de retourner bientôt en Afrique avec une puiſſante armée. Ce fut en vain qu'on lui répreſenta que l'éxpérience faiſoit aſſez voir, que toutes les conquêtes faites juſqu'alors en ce pays-là ne méritoient pas la peine d'être conſervées. Il étoit ſi enchanté du projet de ſon expédition, qu'il ne penſoit qu'aux préparatifs de cette guerre. Alors preſ-

que personne n'osa plus lui donner des conseils pour l'en détourner, de peur de lui déplaire; & on vit d'ailleurs qu'il étoit inutile de combatre son dessein.

Un nouvel événement acheva de l'y confirmer. Muley Mahamed Roi de Maroc ayant été détrôné par son oncle Muley-Moluc, & ayant sollicité vainement la cour de Madrid de lui donner quelques secours, il s'adressa au Roi Sebastien, en lui faisant de grandes promesses, & l'assurant que les troupes de son oncle ne manqueroient pas de l'abandonner, dès qu'il paroitroit en campagne à la tête d'une armée. La conjoncture parut favorable au jeune Roi, & pour en profiter, il sollicita les Princes d'Italie & d'Allemagne, de lui procurer quelques troupes. Il souhaita aussi d'avoir une en-

trevue avec le Roi d'Eſpagne Philippe II. à Guadeloupe, afin de l'engager à prendre part à l'entrepriſe qu'il avoit formée, & à lui donner un corps de vieilles troupes Eſpagnoles, & auſſi pour le conſulter ſur les meſures qu'il falloit prendre. Les deux Rois ſe virent en effet. Philippe lui promit 5000. hommes, & l'encouragea à pourſuivre cette entrepriſe; mais il lui conſeilla de ne point aller en Afrique, comme Muley Mahamed le lui conſeilloit auſſi, dans la crainte que ſi Sébaſtien faiſoit la conquête de Maroc, il ne fût tenté de la retenir pour lui-même, ou que les Maures de ſon parti, s'imaginant que le Roi de Portugal venoit ainſi en perſonne, moins pour rétablir le Roi détrôné, que pour s'emparer de leur pays, ne ſe rangeaſſent du côté de l'uſurpateur.

Malgré toutes ces raisons, Sébastien persista toujours dans la résolution de passer lui-même en Afrique. Cependant Philippe lui manqua de parole, & on ne put faire des levées en Italie, faute d'argent. Les revenus de la couronne de Portugal ne montoient pas alors à plus de deux millions de ducats. C'étoit trop peu pour les dépenses qu'exigeoit l'entreprise, que la vanité avoit suggerée au jeune Roi. Il avoit déja depensé des sommes immenses en simples harnois pour sa cavalerie. Le tresor royal étoit épuisé; en sorte que pour fournir aux frais de cette grande entreprise, il fallut avoir recours à des moyens extraordinaires. La Noblesse & le Tiers-état, malgré leurs priviléges, furent chargés de taxes, quoique jusqu'alors & même dans les plus grandes né-

ceſſités de l'état, ils en euſſent toujours été exempts. Il y eut de ſi grandes oppoſitions de leur part en cette occaſion, que ces taxes ne furent point levées. On rétablit la Gabelle, & on mit de nouveaux impôts ſur pluſieurs choſes ; ce qui fit murmurer beaucoup le peuple. On leva deux cens vingt-cinq mille ducats ſur les nouveaux Chrétiens, en leur accordant le privilége, que leurs effets ne ſeroient point ſaiſis par l'Inquiſition. Enfin le Pape ayant accordé une croiſade, le Clergé fournit une contribution de 150000 ducats. On délivra des commiſſions pour la levée de dix mille hommes d'infanterie, dont le rendez-vous fut à Liſbonne; mauvaiſes troupes, qui n'avoient jamais ſervi, & qui étoient commandées par des officiers ſans expérience. A peine

y avoit-il dans ces troupes un vieux soldat, capable de leur faire faire l'éxercice. On ne voyoit donc que confusion dans leur camp, où il y avoit abondance de mille choses superflues, tandis que les choses nécessaires y manquoient. Riches habits, équipages pompeux, & le soldat périssoit de faim : nulle conduite, nulle discipline, nul ordre dans les préparatifs, & nul soin par raport aux munitions de guerre & de bouche.

C'étoit un bien triste spectacle pour ceux qui étoient vraiement attachés à leur patrie, & dont les parens & les amis devoient s'embarquer pour cette éxpédition. Grand nombre de personnes de la Noblesse & du Tiers-état s'étoient engagés à servir dans cette guerre à leurs propres dépens, & plusieurs autres auroient

roient pris le même engagement. Mais le Roi s'imagina, que pour balancer l'avantage que les Maures auroient sur les chrétiens par leur nombreuse Cavalerie, il devoit les surpasser en Infanterie. Pour cet effet il défendit à qui que ce soit de mener avec lui un cheval sans un ordre particulier. De cette maniere, au lieu d'augmenter son Infanterie, il ne fit que diminuer sa Cavalerie; parce que la plupart de ceux qui étoient disposés à accompagner le Roi, ne furent pas d'humeur de marcher à pied dans un pays extrémement chaud & dans une saison brulante; & par ce motif ils refuserent de servir dans cette expédition. On leva un petit nombre de vieux soldats en Espagne, & le Pape leva aussi 600. hommes en Italie, à la solde du Roi d'Espagne. Ces trou-

pes étoient destinées pour une tentative sur l'Irlande, sous les ordres de Thomas Stukeley. Mais ayant debarqué à Lisbonne, on les engagea à prendre parti pour la guerre d'Afrique. On reçut en même tems un secours de 3000. Allemands, envoyé par Guillaume Prince d'Orange. On apprit aussi la nouvelle que la ville d'Arzilla, par l'ordre de Muley Mahamed, avoit été remise au pouvoir des Portugais.

Le 26. Juin 1578. Sebastien partit de Lisbonne, dans l'intention de débarquer à Larache; mais comme il étoit peu ferme dans ses résolutions, il mouilla devant Arzilla, & après avoir demeuré quelque tems à l'ancre à la vue de la place, il fit le débarquement de son armée, qui consistoit en 13000 hommes de

pied & 1500 chevaux. Les habitans de Tetuan, de Larache & des autres Villes de la côte, furent ſi épouvantés de cette deſcente, qu'ils furent ſur le point d'abandonner ces plaçes. Ils tranſportoient déja leurs familles & leurs effets dans les montagnes; mais ils eurent le tems de revenir de leur frayeur. Le Roi ayant campé 25 jours ſous les murs d'Arzilla, ſans avancer dans le pays, à la fin il fut réſolu d'aller à Larache, non par mer, ce qui étoit le chemin le plus aiſé & le plus ſûr (comme MuleyMahamed l'avoit conſeillé, & comme on l'avoit propoſé dans le Conſeil de guerre) mais par terre; ce qui étoit s'expoſer au danger d'être harcelé par l'ennemi, aux difficultés du paſſage des rivieres, & au fâcheux inconvénient de man-

quer de vivres. Sebaſtien préféra le chemin par terre, afin d'avoir lieu de marcher à la tête de ſon armée, & de faire le perſonnage de Général. Ce motif, joint au peu de cas qu'il faiſoit de l'ennemi, lui fit rejetter tous les avis contraires. Il partit donc d'Arzilla le 29. Juillet & le cinquiéme jour de ſa marche, ayant paſſé la riviere de Mucazena, il reçut la nouvelle certaine que Muley Moluc s'étoit avancé juſqu'à Alcazar-quivir, avec 40000. chevaux, huit mille hommes de pied, & un grand nombre de cavalerie légere Arabe, & de volontaires.

Le jour ſuivant, qui étoit le 4. Août, les deux armées en vinrent aux mains. La premiere ligne de l'infanterie Chrétienne, compoſée d'Eſpagnols, d'Allemands, d'Italiens, & de Portu-

gais volontaires, ayant à sa tête le Roi en personne, chargea d'abord les Maures avec tant de vigueur, qu'il en resta près de deux mille sur la place. Mais le défaut d'ordre, la jalousie entre des troupes de nations differentes, & la lenteur des Allemands firent perdre tout le fruit qu'on auroit pu retirer de ce premier succès, & donnerent le tems à Muley-Moluc, de réparer le désordre qui s'étoit mis dans ses troupes & de renforcer sa premiere ligne, qui devenue superieure à celle des Chrétiens, la culbuta entierement, & la tailla en piéces. Les deux autres lignes, qui auroient dû la soutenir, composées de nouvelles milices Portugaises, voyant le désordre où elle étoit, se mit à fuir, sans coup ferir. Le Duc d'Aveiro, qui commandoit la cavalerie de l'aile

droite, enfonça celle des ennemis qui lui étoit opposée. Mais dans le tems qu'il tâchoit de profiter de son avantage, il se vit attaqué en flanc, & accablé de tous côtés par d'autres corps de cavalerie si superieurs en nombre, qu'il fut forcé de se retirer à la hâte. Mais n'y ayant pas assez d'intervalle entre les bataillons, il tomba sur l'infanterie Allemande, & mit une telle confusion dans les rangs, qu'il fut impossible d'y rétablir l'ordre.

L'aile gauche eut le même sort que la droite. D'abord elle eut de l'avantage, mais elle fut dans la suite obligée de succomber sous le nombre superieur de la cavalerie Maure, que Muley-Moluc avoit partagée en plusieurs corps séparés, afin d'envelopper l'armée ennemie, & de

l'attaquer de plusieurs côtés. La confusion & la déroute étant devenues générales, tous les Chrétiens prirent la fuite : un grand nombre voulut repasser la riviere de Mucazena, qu'ils avoient passée la veille à gué : mais elle étoit alors enflée par la marée ; ensorte que la plûpart se noyerent. Muley-Mahamed, pour qui cette malheureuse guerre avoit été entreprise, obligé de fuir, se noya dans le même fleuve. Il n'échapa guere plus de cent Chrétiens : les autres furent ou tués ou faits prisonniers, ou pris & faits esclaves par les gens du pays.

Le Roi Sebastien, après avoir eu trois chevaux tués sous lui, & avoir fait des prodiges de valeur, fut tué ou pris par les Maures. Manuel de Faria de Sousa, qui étoit présent à cette action, dit qu'ayant été blessé,

il fut fait prisonnier par des chevaux-légers Arabes, qui le tuerent de sang-froid, pour terminer le differend qui étoit entr'eux, au sujet du prisonnier, qu'ils se disputoient. Ce fait a été aussi attesté par Nugnez Mascaregna, qui ayant été pris, & conduit avec plusieurs autres prisonniers de distinction à la tente de Muley-Hamet, qui demanda ce qu'étoit devenu le Roi de Portugal, lui apprit le premier la mort de ce Prince & de quelle maniere il avoit été tué. On entendit alors un grand-bruit autour de la tente. C'étoit le corps du Roi, qu'on aportoit couché en travers sur un cheval Sebastien Resendi le reconnut, quoiqu'extrémement défiguré. Son corps fut ensuite examiné soigneusement par plusieurs Portugais prisonniers & de la premiere

miere noblesse, qui tous convinrent que c'étoit celui de leur roi. Il fut d'abord inhumé à Alcazar. Mais Muley-Hamet voulant maintenir la paix conclue entre son frere Muley-Moluc, qui étoit mort durant qu'on donnoit la bataille, & le Roi d'Espagne, envoya le corps de Sebastien à Ceuta. Le 4. Decembre 1578. il fut remis au Gouverneur de la place, Denys Pereyra, & à Rodrigue Menesés, & l'on en dressa un acte public qui fut signé de plusieurs témoins. Le corps y demeura en dépôt jusqu'en 1582, qu'il fut transferé à Lisbonne, par l'ordre de Philippe II. & enterré dans le monastere de Bethléem.

Quoique tout cela fût public & notoire, cependant quelques années après il s'éleva deux imposteurs, l'un natif de l'isle de

Tercere, & l'autre de la ville d'Alcaſova en Portugal, qui prétendirent être le Roi Sebaſtien. Mais on découvrit auſſitôt leur impoſture, & ils furent punis comme ils le méritoient. En 1598 il en parut un autre à Veniſe. Sur la plainte de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, cet homme fut mis en priſon, & on nomma des commiſſaires pour l'interroger. Il ſubit 28 interrogatoires, & ſes réponſes ſurprirent tout le monde. Il leur nomma tous les ambaſſadeurs que la République avoit envoyés en Portugal, tandis que Sebaſtien étoit ſur le trône; il rendit compte de leurs traités & de leurs dépêches; ce qui ſe trouva conforme aux régiſtres qui étoient dans les archives de la république. Lorſqu'on l'interrogeoit ſur d'autres choſes qui n'étoient que de ſimple cu-

riosité, il se taisoit & demandoit à être présenté à des Portugais & à d'autres, qui l'avoient autrefois connu. Le docteur Sampayo, Dominicain, & un autre Portugais le reconnurent pour le Roi Sebastien, & solliciterent sa liberté. Sampayo vint à Lisbonne, & y apporta un acte dressé en présence d'un notaire apostolique, contenant le détail des marques du Roi Sebastien. Mais les Vénitiens ne voulurent point se mêler de cette affaire, à moins qu'ils n'en fussent requis par quelque Prince souverain. Pour lever la difficulté, D. Christophe, le plus jeune des fils de D. Antoine, qui prétendoit être Roi de Portugal après la mort du Cardinal Henri, & Sebastien Figuera vinrent à Venise, avec des lettres de recommandation des Etats généraux des Provinces-

Unies, & du prince Maurice de Nassau, pour engager la république à prendre connoissance de cette affaire, & à l'examiner sérieusement.

Il paroît par l'éxamen qu'on en fit, que cet homme ressembloit beaucoup par les traits du visage au Roi Sebastien. Il avoit la lévre Autrichienne, la main droite plus longue que la gauche, le doigt *Index* de la main gauche plus long que celui de la droite, vingt-deux marques en différentes parties du corps, qui étoient conformes à celles de Sebastien, & des cicatrices dans tous les endroits où ce Prince avoit été blessé. On remarqua néanmoins des différences, dont la principale étoit que cet homme avoit les cheveux noirs & la peau basanée; au lieu que Sebastien étoit blond, & avoit le

teint blanc. On répondoit que cette différence venoit des voyages, que le prétendu Sebaſtien avoit faits dans les pays les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie; que honteux de ſa défaite, & d'avoir cauſé un ſi grand malheur à ſon Royaume, par ſa mauvaiſe conduite & ſon opiniâtreté, il avoit mieux aimé, après s'être échapé des mains des Maures, vivre errant dans le monde, que de reparoître en Portugal; qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'il fût ainſi changé depuis 20. ans, puiſque la même choſe étoit arrivée à Chriſtophe même, pour avoir demeuré trois ans priſonnier en Barbarie.

A la fin, le Senat ordonna qu'il ſortiroit des terres de la République dans huit jours. Le prétendu Sebaſtien réſolut de ſe rendre en France; mais les paſ-

ſages par terre étant fermés, il alla à Florence, afin de faire le voiage par mer. Mais le Grand-Duc l'ayant livré aux Eſpagnols, il fut conduit à Naples, embarqué ſur une Galere, & envoyé en Eſpagne, où il fut enfermé dans le château de St. Lucar. Depuis on ne parla plus de lui, & on ne ſçut point ce qu'il étoit devenu. Rien ne put jamais lui faire avouer qu'il n'étoit pas le vrai Sebaſtien. Il ſouffrit ſa captivité, & toute ſorte de mauvais traitemens, avec beaucoup de patience & de fermeté, & il fit toûjours paroître une piété ſincére. Les Portugais en général ſoutenoient que c'étoit leur Roi: mais, comme diſoient alors les Eſpagnols, ils auroient volontiers pris un Négre pour le Roi Sebaſtien, ſi par cette ſuppoſition ils euſſent cru ſecouer le gouvernement Eſpagnol.

La mort du Roi Sebaſtien cauſa une grande conſternation en Portugal, & fut la cauſe d'une infinité de troubles, par rapport à la ſucceſſion au trône. La poſterité du Roi Jean III. étoit éteinte. D. Carlos fils de Marie fille de ce Roi, & femme de Philippe II. étoit mort, empoiſonné par l'ordre inhumain de ſon pere, le 18 Janvier 1568; en ſorte que la couronne étoit dévolue aux deſcendans du Roi Emanuel. Le cardinal Henri, ſon cinquiéme fils, frere du Roi Jean III. vivoit encore. Suivant le droit de ſa naiſſance, il fut proclamé Roi de Portugal le 28 d'Août 1578, 1578.
34 jours après la bataille d'Alcazar. Le Cardinal étoit dans ſa 67e année, & d'ailleurs ſi infirme, que s'il lui eût pris envie de ſe marier, il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût eu des enfans. Henri.

Différens Princes de l'Europe, qui avoient des prétentions sur la couronne de Portugal, commencerent donc à les faire valoir.

Ces prétendans étoient Rainuccio Farnese Prince de Parme, fils de Marie, fille ainée d'Edouard Duc de Guimarens, frere cadet du Cardinal Henry: Catherine Duchesse de Bragance, seconde fille du même Edouard; Philippe II. Roi d'Espagne, fils d'Isabelle sœur du Cardinal Henry; & Philibert Emanuel Duc de Savoye, fils de Béatrix sœur cadette du même Henry. Outre ces prétendants, la Reine douairiere de France, Catherine de Médicis, se disant issue de Robert fils d'Alfonse III. par Mahaud sa premiere femme, soutenoit que tous les Rois de Portugal, depuis Denys, avoient été des u-

ſurpateurs, & que le tems étoit venu de faire valoir ſes droits. Il y avoit encore un autre prétendant, ſçavoir D. Antoine Prieur de Crato, chef des Chevaliers de Malte du Royaume de Portugal, fils naturel de D. Louis Duc de Beja, frere aîné du Cardinal Henry & ſecond fils du Roi Emanuel.

Les Juriſconſultes & les Canoniſtes les plus ſçavans de l'Europe furent conſultés ſur cette matiere, & l'on publia leurs differentes opinions. Ceux des univerſités de Padoue & de Bologne écrivirent en faveur du Prince de Parme. Ceux de Conimbre ſoutinrent le droit de Catherine de Bragance; ceux de Salamanque & d'Alcala conſultés par le Roi Philippe II. déciderent ſelon ſon gré. Michel de Aguerra Docteur de Boulo-

gne publia un livre pour apuier le même avis; & Alfonſe d'Albuquerque Docteur de Lisbonne fit la même choſe. Catherine de Médicis ne manqua pas non plus d'écrivains, pour ſoutenir ſes prétentions. Le Docteur Pelletier, & Pierre Belloy avocat du Roi ſe chargerent de défendre ſa cauſe. Les preuves alleguées en ſa faveur, avec les réponſes du Docteur Felix Texeira & d'Alonſe de Lucena, ont été imprimées avec autorité à Almerin. Le D. Joſeph Texeira publia pareillement à Paris en 1582. une défenſe en faveur de Catherine, & il y en eut une autre par un auteur anonyme, imprimée à Leyde.

D. Antoine étoit fils de Louis Duc de Beja & de Yolande Gomez, ſurnommée le Pelican, à cauſe de ſa beauté incompara-

ble ; femme d'une naiſſance médiocre, qui après un commerce de pluſieurs années avec le Duc, le quitta, renonça au monde, & paſſa le reſte de ſes jours dans le monaſtere des Bernardines d'Almoſter, où elle mena une vie exemplaire. D. Louis ne l'avoit jamais reconnue pour ſa femme ; & lorſqu'il mourut près de Liſbonne le 27. Novembre 1555. il laiſſa par ſon teſtament à D. Antoine, qu'il y qualifioit de bâtard, tous ſes biens & ſes ſeigneuries. Malgré cette diſpoſition en ſa faveur, Antoine ne ſucceda ni au duché de Beja, ni aux ſeigneuries de Moura, de Serpa & autres villes dont Louis jouiſſoit, comme de ſes appanages de Prince du ſang, & qui au défaut d'hoirs légitimes retournerent à la couronne. Il eſt vrai que tout le monde, de-

puis 50 ans, regardoit Antoine comme un Prince bâtard ; & dans ſon apologie qu'il adreſſa au Pape, il avouoit qu'il s'étoit lui-même toujours regardé comme tel, juſqu'à ſon retour d'Afrique en 1578. Il avoit ſuivi le Roi Sebaſtien dans cette expédition malheureuſe, & il s'étoit trouvé à la bataille d'Alcazar. Ayant été envelopé dans la déroute de l'armée, il fut pris par les gens du pays, & eut ſoin de cacher ſon nom & ſa naiſſance. Il ſçut tellement gagner les bonnes graces de ceux qui l'avoient pris, qu'après 40 jours de captivité, ils le renvoyerent à Arzilla & le mirent en liberté. Il repaſſa auſſitôt à Liſbonne, où il trouva le cardinal Henri ſur le trône, tout le royaume dans l'appréhenſion des plus grands malheurs que devoit cauſer la diſpute pour

la succession à la couronne, & dans le danger de se voir soumis au gouvernement Espagnol. Dans cette conjoncture, on lui suggera que sa mere avoit été mariée à Dom Louis, & qu'on trouveroit des preuves testimoniales pour appuyer le fait. Fondé sur cette prétendue légitimité & sur la supposition du mariage du Duc Louis avec sa mere, il se porta hautement pour prétendant à la couronne.

Tant d'aspirans à la succession jetterent le Roi Henri dans de grands embarras, & allarmerent tous les Ordres du Royaume, qui voyoient l'Etat menacé d'une guerre civile, & dans le plus grand peril. Jamais il ne fut plus nécessaire à une nation, qu'il le fut alors, d'être gouvernée par un Prince d'une haute prudence, aidé d'un

conſeil éclairé. Cependant jamais le Portugal n'avoit eu un Prince plus foible, avec un plus mauvais miniſtére. Henri étoit un homme d'une vie reglée, & qui ayant pluſieurs de ces minces qualités qui font un bon eccléſiaſtique, manquoit de toutes celles qui font un bon Roi. Il étoit avare, vindicatif, timide, irréſolu, aiſé à prévenir, petit dans ſes ſentimens; lent dans ſes déciſions, borné & opiniâtre dans ſes idées. Ses miniſtres, qui connoiſſoient ſon caractere, & ſon peu de capacité & de jugement, lui faiſoient faire tout ce qui leur plaiſoit. Depuis que ſon Neveu avoit commencé à gouverner par lui-même, il avoit perdu tout ſon crédit à la cour, où il étoit fort mépriſé. Il en avoit conſervé un très-vif reſſentiment à l'égard de ceux

qu'il s'imaginoit en avoir été la cause, ou qui ne lui avoient pas temoigné assez de respect dans le tems de sa disgrace. Pour cet effet il commença par changer tout ce que le feu Roi avoit fait, sans le remplacer par le moindre bien, si ce n'est qu'il supprima l'impôt sur le sel. Il disgracia la plûpart de ceux qui avoient été en faveur sous le régne précédent, ou qui avoient été revêtus de quelque emploi, soit dans la maison du Roi, soit dans l'administration des Finances, & changea les Ministres & les anciens Secretaires d'état, pour mettre en leur place des hommes sans expérience & sans capacité. Cependant il étoit bien intentionné pour la nation; mais il n'avoit ni les lumieres ni la fermeté nécessaires, pour prévenir les maux dont elle étoit menacée.

Les Etats du Royaume souhaitoient qu'il déclarât son successeur, & les Magistrats de Lisbonne lui firent de très-vives remontrances sur ce sujet. Il leur répondit que la matiere demandoit de sérieuses réflexions, & qu'il pourvoyeroit avec le tems à la succession. Il panchoit beaucoup pour la Duchesse de Bragance, & il engagea les Docteurs en droit de Conimbre d'écrire, pour soutenir sa cause, afin de préparer le monde à la déclaration qu'il avoit envie de faire en sa faveur. S'il eût publié cette déclaration, & s'il eût fait reconnoître dans l'assemblée des Etats la Duchesse pour héritiere présomptive de la couronne de Portugal (ce qu'il auroit pu faire aisément) il est très-probable que toute la nation se seroit réunie, pour résister aux efforts

forts du Roi d'Espagne, & l'Etat auroit été garanti de tous les maux dont il fut accablé dans la suite. Ce qui l'arrêta, fut l'apréhension de voir une guerre civile s'allumer entre la Duchesse & D. Antoine, qui avoit pour lui tout le bas peuple. Incapable de faire un coup d'autorité, trouvant des difficultés dans tout ce qu'on lui suggéroit, & ne sçachant quel parti prendre, il ne songea qu'à gagner du tems, & négligea une décision absolument nécessaire pour le repos & la sureté de l'Etat, & qu'il étoit si dangereux de différer. En temporisant de cette maniere, il prit le plus mauvais parti.

Cependant il résolut de faire comparoître devant lui tous ceux qui prétendoient avoir quelque droit à la couronne, afin qu'ils lui exposassent leurs titres.

Mais comme il étoit si infirme ; qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût vivre jusqu'à la décision de l'affaire, il proposa d'établir cinq Regens, avec une autorité souveraine durant le tems de l'interregne ; & afin d'engager le peuple à leur obéir, il voulut que de son vivant ils examinassent à loisir les titres de chacun des prétendans, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de prononcer un jugement.

On fut fort surpris dans le monde de cette étrange resolution. Le peuple se plaignit de la lenteur avec laquelle par ce moyen l'affaire seroit décidée, le Roi ne pouvant se flatter de voir la fin d'une si longe discussion. On blama hautement son Conseil, & on soutint qu'il faloit qu'il decidât lui-même, qu'il declarât son successeur, & qu'il

lui fît faire ferment de conserver les prérogatives & privileges de la nation : que même dans la conjoncture presente, il seroit trop long d'assembler les Etats.

Henry néanmoins persistant dans sa resolution les convoqua, & ils s'assemblerent à Lisbonne le 1. Avril 1579. Le Roi leur ayant demandé leur avis sur la maniere de pourvoir au bien & à la sureté de l'Etat, tous les sentimens se trouverent si fort partagés, qu'il prit le parti de parler en particulier aux principaux du clergé, de la noblesse & des députés des villes. Il les engagea à ne point exiger qu'il nommât actuellement son successeur, & leur fit approuver le plan qu'il leur proposa. Il fut donc résolu par les Etats, que le Roi écouteroit les raisons de chacun

des prétendans, & qu'il donneroit son jugement; mais que ce jugement ne seroit publié qu'après sa mort; qu'en cas qu'il mourût avant d'avoir pû prononcer, l'affaire de la succession seroit remise à la décision de douze personnes choisies par le Roi sur vingt-quatre nommées par les Etats; & que durant l'interregne le gouvernement seroit entre les mains de cinq autres personnes, que le Roi choisiroit sur quinze proposées par les Etats; dont tous les membres feroient serment d'obéir à ces cinq Régens, ainsi qu'à la personne qui seroit déclarée le successeur au trône.

Les Etats s'étant séparés, le Roi cita tous les prétendants. Ferdinand Farnese évêque de Parme arriva en Portugal pour y soutenir les interêts du jeune Prince Rainuccio, qui n'étoit

encore qu'un enfant, & qu'on auroit pû aisément élever suivant les maximes Portugaises. Charle de la Roüere comparut pour le duc de Savoye, & Urbain de S. Gelais évêque de Comminges pour Catherine de Médicis, qui fut admise à soutenir sa prétention, mais qui ne put l'apuïer d'aucun titre. Le Roi Philippe se défiant de la bonté de sa cause, & de la disposition de Henry à son égard, refusa de comparoître, alléguant que le pouvoir d'un Roi cessoit à sa mort, & qu'il ne pouvoit transmettre son autorité à des Régens; qu'enfin pendant sa vie il n'avoit aucun pouvoir pour juger des droits de son successeur. Le duc de Bragance comparut, pour soutenir la prétention de sa femme, & D. Antoine aussi, pour soutenir son droit. Ces deux

derniers eurent ensemble une querelle, qui fit beaucoup de bruit à la cour; ensorte que le Roi ordonna au Duc de se retirer & à D. Antoine d'aller dans son Prieuré de Crato. Le Duc se retira; mais il revint presqu'aussitôt, pour défendre sa cause en personne : ce qui ne fut point accordé à D. Antoine, qui s'en plaignit hautement. Cependant il envoya ses agens & ses témoins, pour appuyer son titre. Ces derniers furent entendus : mais soit qu'ils ne s'accordassent point dans leurs dépositions, soit qu'ils se coupassent eux-mêmes, Antoine fut déclaré bâtard. Le Prieur, au lieu de se retirer à Crato, parcourut le Royaume, pour gagner la faveur du menu peuple. Cette conduite irrita tellement le Roi, qu'il publia contre lui une décla-

ration, qui lui ordonnoit de sortir du Royaume dans l'espace de 15 jours, avec confiscation de tous ses biens. Antoine n'obéït point à cet ordre : il se cacha, & le peuple étant pour lui, on ne put découvrir où il étoit. On le manda à la cour ; mais il n'y voulut point venir, dans la crainte d'être arrêté.

Quoique Philippe II. refusât de comparoître en forme pour soutenir sa prétention, il envoya cependant Christophe de Moura en qualité d'ambassadeur ordinaire, & ensuite le duc d'Ossone en qualité d'extraordinaire, pour prendre soin de ses interêts. Il écrivit aussi aux principales villes de Portugal, leur représentant qu'il étoit issu du sang de leurs Rois, & les faisant souvenir de l'affection qu'il avoit témoignée pour les Portugais, & des bons

offices qu'il avoit rendus à leurs prisonniers en Barbarie. Il leur offroit d'augmenter leurs privileges, & leur faisoit envisager un grand profit dans la liberté qu'ils auroient de commercer dans les pays de l'Amérique appartenant aux Espagnols. Enfin il leur exposoit tout ce qu'ils avoient à esperer ou à craindre de sa puissance. Ses ambassadeurs ne cessoient de solliciter Henri de le déclarer son successeur, & ne négligeoient rien pour l'amener à ce point. Ils ne manquerent pas de répandre l'argent à propos, & par de grandes liberalités & de plus grandes promesses, ils gagnerent plusieurs personnes de la premiere distinction. Mais malgré tout leur manége & toutes leurs intrigues, Philippe ne voulut pas s'y fier entierement. Il assembla-

une puissante armée & il fit faire des recrues en Italie & en Allemagne.

Henri voyant ces grands préparatifs, eut peur de se déclarer pour la Duchesse de Bragance, qu'il ne croyoit pas en état de résister à la puissance du Roi Catholique, d'autant plus que les Portugais paroissoient très-attachés à D. Antoine. De sorte qu'il y avoit à appréhender que le Royaume ne fût un jour déchiré par une guerre civile, dans le même tems qu'il auroit à se défendre contre les Espagnols, qui l'attaqueroient de toutes parts. Cependant le crédit du Prieur de Crato sur l'esprit du peuple l'allarma tellement, qu'il leva une nouvelle compagnie pour la garde de son Palais, ne s'y croyant pas en fureté. Ces craintes lui étoient sur-tout ins-

pirées par le Jesuite Leon Henriquez, son confesseur, qui avoit un grand ascendant sur son esprit. Il avoit d'abord été du parti de Catherine de Médicis; mais ayant ensuite embrassé celui de Philippe, il n'omit rien pour persuader à Henri que le seul moyen qu'il eût de prévénir la ruine du Royaume, étoit de faire un traité avec le Roi d'Espagne, & de le déclarer son successeur.

Le dessein de Henri fut communiqué aux ambassadeurs d'Espagne, & on envoya fort secrettement à Madrid un projet de traité, dans lequel il étoit stipulé que les charges ne seroient données qu'à des Portugais, avec d'autres conditions flateusespour la nation. On marqua en même tems que l'intention du Roi de Portugal étoit de présenter ce

traité aux Etats assemblés, afin d'obtenir leur consentement. Quoique Philippe comptât beaucoup sur le Clergé & la Noblesse, dont il avoit gagné un grand nombre par ses agens, connoissant néanmoins l'aversion du peuple Portugais pour le gouvernement Espagnol, il jugea bien que le tiers-Etat ne concourroit pas pour l'acceptation du traité. Il proposa donc de consulter seulement les Villes en particulier, & fit faire de fortes remontrances contre l'assemblée des Etats, qui étoit inutile selon lui, puisqu'ils avoient déja donné pouvoir au Roi de se choisir un successeur. Henri ne laissa pas d'assembler les Etats dans son palais d'Almerin, le 9. Janvier 1580. & il leur communiqua le dessein qu'il avoit de faire un traité entre le Roi d'Es-

pagne & le Royaume de Portugal, comme étant le ſeul expedient pour y maintenir la paix. Il fit entendre en même tems, que ſi Philippe ſuccedoit à la couronne, à certaines conditions, la nation retireroit de grands avantages de cette ſucceſſion. Le Clergé accepta le projet ſans aucune difficulté. Il y eut beaucoup de conteſtations à ce ſujet parmi la Nobleſſe, & le parti de Philippe ne l'emporta que d'une voix. Mais le projet fut abſolument rejetté par le tiers-Etat. Le Roi avoit fait ſon poſſible, pour engager les Villes à choiſir des députés à ſon gré, & pour gagner tous ceux qu'elles avoient choiſis. Il avoit fait nommer à Liſbonne ceux qu'il avoit cru lui être le plus dévoués. Mais il ne put réuſſir de même à Conimbre, &

dans les autres Villes. Leurs députés rejetterent unanimement toute ſorte d'accommodement avec les Eſpagnols ; & Phebus Moniz, l'un des députés de Liſbonne, & le plus attaché au Roi, lui demanda au nom des autres députés du tiers-Etat, de ne les point ſoumettre au gouvernement d'Eſpagne, mais de déclarer un Portugais, quel qu'il fût, pour ſon ſucceſſeur, & qu'ils ſeroient ſatisfaits. Henri refuſant de leur accorder leur demande, ils inſiſterent ſur le droit qu'ils avoient d'élire un Roi. Sur ces entrefaites Henri mourut le 31. Janvier, ſans être regretté, & ſans meriter de l'être, & laiſſant par ſon teſtament la couronne au plus proche héritier, ſans nommer perſonne.

Auſſitôt les cinq Régens ſe chargerent de l'adminiſtration de Interregne.

l'Etat. La Ducheſſe de Bragance leur expoſa ſon droit & les preſſa de juger. Philippe leur écrivit en faveur du ſien, & leur offrit toutes les conditions que Henri avoit preſcrites, leur envoyant une copie du mémoire, que le feu Roi avoit fait faire à ce ſujet. Il écrivit auſſi à la Nobleſſe & aux cinq principales Villes du Royaume. Les Régens, dont il y en avoit trois dans les interêts de ce Prince, publierent les conditions qu'il propoſoit; ſçavoir, qu'il feroit un ſerment ſolemnel de maintenir les priviléges & libertés de la nation; que les Etats feroient aſſemblés dans le Royaume, & qu'on ne propoſeroit, dans des Etats aſſemblés ailleurs, rien qui pût interéſſer la nation Portugaiſe : Que le Viceroi, ou le principal adminiſtrateur du Royaume, ſeroit

Portugais, à moins que le Roi ne fît l'honneur à la nation de donner cette place à un Prince de son sang; que la maison du Roi seroit toûjours conservée sur le même pied; que la charge de premier Président, ou Intendant général, & toutes les charges civiles de la Couronne & de la maison du Roi, & celles de judicature, les offices militaires sur terre, & sur mer, sur les navires, dans les provinces, dans les forts & garnisons, soit grandes, soit petites, seroient possedées par des Portugais; que toutes les dignités dans l'Eglise, & dans les Ordres de Chevalerie seroient conférées aux Portugais seulement. Que le commerce d'Ethiopie, d'Afrique, & des Indes seroit reservé pour eux seuls, & qu'il n'y auroit que leurs négocians & leurs vaisseaux qui

pourroient y trafiquer; qu'il aboliroit tous les impôts ſur les biens eccleſiaſtiques : que les biens provenans des confiſcations ne ſeroient point unis au Domaine, mais qu'ils ſeroient donnés aux parens du dernier poſſeſſeur, ou à quelqu'autre Portugais, pour récompenſe de ſes ſervices: que lorſque le Roi viendroit en Portugal, où il réſideroit autant qu'il lui ſeroit poſſible, il ne prendroit point les maiſons des particuliers pour y loger ſes officiers, comme en Caſtille, mais qu'il ſuivroit les uſages de Portugal: que par tout où ſa Majeſté iroit, elle auroit toûjours à ſa ſuite un eccléſiaſtique, un thréſorier, un chancelier & deux maîtres de Requêtes, avec leurs officiers ſubalternes, tous Portugais, qui feroient toutes les depêches concernant l'adminiſ-

tration du Royaume : que le Portugal feroit toûjours une couronne diftinguée de celle d'Efpagne, & que fes revenus feroient confumés dans le Royaume ; que tous les procès y feroient jugés ; que les Portugais feroient admis aux charges de la maifon du Roi & de la Reine d'Efpagne : qu'on aboliroit les droits d'entrée fur les frontieres des deux royaumes, afin que le commerce fût plus libre : que Philippe donneroit 300000. ducats pour racheter les prifonniers, réparer les Villes, & foulager les miferes du peuple. Le Clergé & la nobleffe furent d'avis d'accepter ces offres, mais les députés des villes les rejetterent.

Le Portugal n'étoit pas alors en état de réfifter à la puiffance du Roi d'Efpagne. Outre le ter-

rible échec qu'il avoit reçu deux ans auparavant en Barbarie, il y avoit dans ce royaume une espece de famine, & la peste qui étoit à Lisbonne, menaçoit les provinces. Le trésor royal étoit épuisé, & les marchands refuserent de prêter cent mille ducats qu'on leur demanda. La ville de Lisbonne étoit sans murailles en différens endroits, & toutes les places du royaume étoient dépourvues de garnisons suffisantes & de munitions de guerre. Le Portugal étoit néanmoins encore assez fort pour se défendre, s'il y avoit eu de l'union entre les Régens & parmi la Noblesse, avec un chef pour réunir & conduire les uns & les autres, & mettre la nation en état d'agir de concert & avec vigueur.

Le plus grand nombre des

Régens étoit d'avis de donner la couronne à Philippe. Mais ils ne ſçavoient comment s'y prendre, à cauſe de l'averſion du peuple pour le gouvernement Eſpagnol. Ils jugerent à propos de ſe débaraſſer des Etats, qui pouvoient leur diſputer leur pouvoir. Ils déclarerent donc que leur aſſemblée étoit finie, & que les procurations des députés des villes étoient expirées. Ils ſe défirent par là de tous ceux qui étoient oppoſés à la domination d'Eſpagne, & les firent partir pour leurs provinces ſous differens prétextes. Ils envoyerent ſecrettement en Caſtille une grande partie de la poudre qui étoit dans les magaſins, & mêlerent du ſable avec le reſte. En même tems ils firent ſemblant de ſe préparer à la guerre. Pour cet effet François Barrette fut en-

voyé en France pour demander un secours de six mille hommes, qu'ils sçavoient bien ne pouvoir arriver à tems. Ils donnerent des ordres pour munir les places, & y mettre des garnisons; mais on se mit peu en peine d'éxecuter ces ordres. On n'y envoya aucune munition ; pas même à Elvas, qui étoit la place la plus importante, & la plus exposée. Louis Cesari, intendant de l'arsenal, soit qu'il sçût leurs intentions, soit qu'il fût dans les intérêts de Philippe, empêchoit que les ordres ne fussent executés.

Les prétendans du dedans du Royaume faisoient en vain leur possible pour gagner les Régens. Depuis la mort de Henri, le Prieur de Crato paroissoit en public; il s'étoit avancé près de Lisbonne, dans l'esperance

de ſoulever le peuple en ſa faveur. Mais n'ayant pû y réuſſir, & perſonne n'oſant l'aller voir, parce que les magiſtrats l'avoient défendu, il s'en alla, & prit le parti d'envoyer aux Etats un mémoire touchant ſa prétention. N'ayant pas eu plus de ſuccès de ce côté-là, il s'adreſſa aux Gouverneurs, pour être déclaré légitime; mais on refuſa de l'entendre. Le Duc de Bragance étoit un homme timide, tranquille & devot. La Nobleſſe avoit plus d'averſion pour lui, que pour tous les autres prétendans, & quelques-uns de ſes parens même, par jalouſie, étoient oppoſés à ſon élévation. Ses propres vaſſaux étoient moins dans ſes interêts que dans ceux de Dom Antoine. Il envoya un manifeſte, touchant ſon droit, à Rome, en France & en Angleterre,

demandanr des ſecours d'argent, des munitions de guerre & des officiers. Mais il n'obtint que des compliments. Enfin il avoit offert de s'unir avec les Régens pour la défenſe du Royaume. Ne ſe voyant appuyé d'aucune part, il ſe retira dans ſes terres & attendit l'événement.

Vers le milieu du mois de Juin, le Duc d'Albe, par les ordres de Philippe, entra en Portugal, à la tête de vingt mille hommes. Elvas, Olivenza, Serpa, Moura, Portalegre, Eſtremos & d'autres villes ſe ſoumirent à lui, ſans aucune oppoſition. Dans toutes ces villes il y avoit des gens de la faction d'Eſpagne, qui auroient excité des ſéditions & auroient forcé les Gouverneurs à ſoutenir des ſiéges, ſi ces places euſſent fait quelque réſiſtance. Le peuple

Portugais voïant ces villes réduites sous la puissance des Espagnols, s'en prirent aux cinq Régens, se mirent à déclamer contre leur conduite & leur négligence, & les accuserent d'avoir trahi l'Etat & livré le Portugal à l'Espagne. D. Antoine voulant tirer avantage de ce mécontentement du peuple, en prit occasion de faire construire un Fort à Santaren, & il en posa en grande cérémonie lui-même la premiere pierre le 19. Juin, pour attirer par ce spectacle une foule de peuple, dans l'intention de se faire proclamer Roi par cette multitude. Ce projet lui réussit : il fut proclamé en effet par une vile populace, & plusieurs personnes de la noblesse furent dans la suite forcées de signer à la Maison de ville l'acte de cette proclamation.

Le prieur de Crato auroit mieux pris ses mesures, & vraisemblablement auroit réussi, s'il avoit suivi l'exemple de Jean I. en prenant simplement le titre de Défenseur du Royaume. La conduite scandaleuse des Régens auroit favorisé son entreprise, & la petite noblesse auroit pû se joindre à lui, & fortifier son parti. Ayant gagné ce point-là, & étant reconnu en qualité de défenseur du Royaume, son pouvoir se seroit affermi par l'exercice de cette qualité, & sa réputation se seroit peut-être établie par quelque heureux succès : De cette maniere la nation ne craignant plus de tomber sous la domination de l'Espagne, auroit probablement & sans beaucoup de difficulté changé son titre de Défenseur en celui de Roi. Mais D.

Antoine

Antoine étoit un homme de peu d'expérience & de jugement, quoiqu'il eût quelque sçavoir, & sa passion de régner étoit trop violente, pour lui permetre d'attendre si long-tems. Il mit toutes ses esperances dans cette election tumultuaire. Elle fut fort desaprouvée de la grande Noblesse, qui se retira dans ses terres, & se déclara contre lui dès qu'elle se vit en liberté. Cette défection fut si générale, qu'aucun Seigneur ne demeura dans son parti, à l'exception du comte de Vimiose & de quelques autres de la race bâtarde de Portugal, descendue d'Alfonse I. Duc de Bragance. Cependant il avoit tellement la faveur du peuple, & tous les Moines étoient si zélés pour lui, qu'il fut proclamé Roi dans la plupart des villes situées au Nord

du Tage. Etant venu à Liſbonne, il y fut reçu par tous ceux à qui la peſte avoit permis d'y reſter. Car tous les riches négocians étoient ſortis de la ville, & lorſqu'Antoine s'approcha de cette Capitale, les magiſtrats en ſortirent auſſi. De là il envoya le comte de Vimioſe à Setuval. Les habitans de cette ville s'étant déclarés pour lui, les Régens effrayés s'enfuirent, ſe dépouillerent de leur autorité, & donnerent leur jugement en faveur de Philippe, qu'ils déclarerent Roi légitime de Portugal.

Philippe II. D. Antoine étant maître de la Capitale, s'empara de l'arſenal & des magaſins, établit de nouveaux magiſtrats & de nouveaux juges pour rendre la juſtice, & diſpoſa de toutes les charges vacantes. Mais ayant mis

en place des gens ſans expérience & ſans honneur, qui executoient ſes ordres ſans douceur ni ménagement, la ville fut bientôt remplie de violences, d'inſultes, de rapines, de vols, de pillages, & de toutes ſortes de troubles & de déſordres. Il fit faire de grandes offres au Duc de Bragance, au Marquis de Villa-Real & à d'autres Grands. Il envoya auſſi des lettres à la petite Nobleſſe; mais peu d'entre eux voulurent le reconnoître. Il depêcha enſuite en France Dora Conſul Francois à Liſbonne, pour obtenir un ſecours de 2000. hommes. Il ſe ſaiſit des joyaux de la couronne, que l'on avoit deſtinés au rachat des Portugais eſclaves en Barbarie, de l'argenterie des Egliſes, & de l'argent qui étoit en dépôt dans les Couvens, ou qu'on avoit re-

mis aux Religieux pour l'employer à des œuvres charitables. Enfin il n'omit rien pour amasser des fonds, capables d'entretenir une armée.

Il commença donc à lever des troupes; mais les païsans ne pouvant pas quitter leur travail, & lui étant impossible d'en tirer un grand nombre pour en faire des soldats, il s'avisa d'armer les esclaves Négres qui étoient à Lisbonne, & fit publier, par une proclamation, que tous ceux qui prendroient les armes, seroient libres. Cela donna lieu à une infinité de désordres. Les Négres se saisirent des armes, des chevaux, & tout ce qu'ils purent s'approprier. Avec ces mauvaises troupes, il entreprit de s'opposer au Duc d'Albe, & d'empêcher son armée de passer le Tage.

Dans le même tems il reçut des nouvelles fâcheuses de la défection de plusieurs villes, & de plusieurs gentilshommes qui avoient embrassé le parti des Espagnols. Les autres villes qui s'étoient soumises à lui, étoient si divisées, qu'il y avoit un danger continuel qu'elles ne vinssent à se déclarer contre lui. Cependant le Duc d'Albe, à qui les habitans de la ville de Setuval s'étoient soumis, ainsi que le roiaume d'Algarve, avec tout le pays qui est au midi du Tage, s'avança pour passer cette riviere ; ce qu'il fit à Cascaës sans aucune difficulté. Cascaës & le Fort S. Julien s'étant rendus à lui, & Cabeza Seca ayant été abandonnée, le Duc marcha vers Alcantara, où D. Antoine étoit posté, avec tous les hommes qu'il avoit pû rassembler, c'est-à-dire, des

officiers incapables de commander, & des ſoldats incapables d'obéir. Une pareille armée pouvoit-elle manquer d'être miſe en fuite ? C'eſt auſſi ce qui arriva le 25. Août. Les Eſpagnols s'avancerent juſqu'à Liſbonne, qui ſe rendit à eux, & la ville fut préſervée du pillage. Mais les fauxbourgs, beaucoup plus grands & plus beaux que la ville, & tous les villages des environs furent ſaccagés durant pluſieurs jours par les ſoldats.

D. Antoine s'enfuit à Santarem, où il fut reçu à condition d'en ſortir auſſitôt : de là il ſe rendit à Conimbre. Là il aſſembla quatre ou cinq mille hommes. D. Sanche d'Avila ayant été envoyé contre lui le 22 Septembre, reçut dans ſa marche la ſoumiſſion de Conimbre, de Montemaïor, & d'Avero ; il força le

paſſage du Duero, & prit Porto. D. Antoine s'enfuit de cette place, & s'en alla à Viane. Etant pourſuivi de près par la cavalerie de Davila, il ſe jetta dans une barque, dans le deſſein de ſe retirer en France. Mais le vent étant contraire, la mer orageuſe, & l'ennemi ſur le point d'attaquer ſa barque, il fut obligé de ſe ſauver, déguiſé en matelot, dans une petite chaloupe. Il débarqua près de Viane, où il trouva un parti de cavalerie Eſpagnole, auquel il eut encore le bonheur d'échaper, & il ſe tint caché dans le pays. On mit ſa tête à prix pour la ſomme de quatre-vingt mille ducats, & on prit toute ſorte de meſures pour le découvrir & ſe ſaiſir de lui ; mais comme il étoit déguiſé, il traverſa le pays, & paſſa même ſouvent au milieu de ceux qui le

cherchoient, ſans pouvoir être reconnu. Quelques-uns de ſes gens, qui faiſoient des proviſions pour ſon embarquement à Liſbonne, ayant été arrêtés, furent mis à mort, ſans qu'on pût tirer d'eux aucunes connoiſſances ſur le lieu de ſa retraite. Il reſta dans le royaume depuis le mois d'Octobre 1580, qu'il ſortit de Viane juſqu'au mois de Juillet de l'année ſuivante. Pendant ce tems-là tous les officiers de juſtice & de guerre, tous les ſoldats furent en campagne pour le trouver. Ils le virent pluſieurs fois, & jamais ils ne purent l'arrêter. Cependant le Duc d'Albe penſa une fois le prendre dans Lisbonne même. Il eſt étonnant qu'une ſi grande ſomme ayant été promiſe à celui qui le livreroit, le Roi d'Eſpagne faiſant dépendre de cette priſe la ſureté

de

de sa nouvelle couronne ; il ne se soit trouvé aucun traître, parmi un si grand nombre de gens ausquels il étoit obligé de se confier. Il se rendit à tous les Ports du royaume, cherchant le moïen de s'évader, & même à Lisbonne, dans le tems que Philippe y étoit. Mais comme il ne put s'embarquer à ce Port, parce que ses gens furent pris, il alla à Setuval, où enfin il se mit en mer avec une demie douzaine de ses plus fidéles amis, & arriva heureusement à Calais. Après son départ tout le royaume se soumit au Roi d'Espagne. Il fut reconnu par toutes les garnisons de Barbarie, & dans tous les Etablissemens Portugais, à la côte de Guinée, au Bresil, aux Isles Orientales, & à l'Isle de S. Michel. Mais les autres Isles de Madere tinrent pour Antoi-

ne jusqu'en 1582. qu'elles furent réduites sous l'obéissance de Philippe: l'armée navale de France qui avoit été envoyée pour les soutenir, fut battue & dissipée.

1581. Philippe n'avoit point voulu venir en Portugal, que le royaume n'eût été entierement soumis. Il vint d'abord à Elvas, où il abolit les droits pour le passage des marchandises d'un royaume dans l'autre, qui étoient estimés 150000 ducats par an. De là il vint à Lisbonne, où il fit son entrée, avec une magnifique & triste pompe, & sans aucune acclamation de la part du peuple. Aussitôt il convoqua les Etats, qui s'assemblerent à Tomar le 19. Avril 1581. Là il confirma toutes les conditions avantageuses qu'il avoit proposées au Portugal par ses lettres. Mais com-

me le Duc d'Offone, pour fureté de ces conditions, avoit promis que fi le Roi manquoit à les obferver, les Etats feroient dégagés de leur ferment de fidelité, & qu'ils pourroient défendre leur droit, fans encourir le reproche de parjure ou de trahifon, le Roi refufa abfolument de ratifier cet article.

Cependant Philippe faifoit fon poffible, pour rendre les prémices de fon gouvernement agréables aux Portugais. Il prodigua tellement les honneurs & les gratifications, que les Efpagnols difoient, qu'outre tous les titres qu'il avoit par rapport à la couronne de Portugal, il avoit encore celui de l'achat. On lui préfenta une infinité de requêtes pour des chofes qu'il étoit impoffible d'accorder; en forte que fes miniftres en étant accablés,

les mirent au rebut ſans les répondre. Le Duc d'Oſſone & Moura avoient été ſi prodigues de promeſſes, à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, qu'il étoit impoſſible de les tenir. Philippe diſpoſa de la plus conſidérable partie du domaine; il accorda à perpétuité, & à titre d'héritage, à certaines familles des bénéfices en commande, qui n'avoient jamais été donnés ainſi que pour un tems, & avec des reſtrictions. Enfin il donna plus qu'aucun Roi de Portugal n'avoit jamais donné. Cependant les revenus de la couronne ne ſuffiſoient pas pour ſatisfaire tous ceux qui demandoient. Enfin malgré tant de libéralités il ne contenta perſonne. Ceux-ci ſe plaignirent de n'avoir rien reçu; ceux-là de n'avoir pas reçu aſſez.

Le Duc de Bragance fut un

des moins contents, parce qu'il ſe flattoit des plus grandes eſpérances. Philippe avoit promis à la Ducheſſe le royaume des Algarves, avec toutes les terres qui étoient ordinairement l'appanage des Infants, & un vaiſſeau, qui ſeroit tous les ans envoyé aux Indes pour ſon compte. Mais quand il fut queſtion d'éxécuter cette promeſſe, la conſcience délicate de Philippe ne lui permit point de démembrer un Etat, dont il s'étoit emparé par la force de ſes armes. Il conſulta des Théologiens ſur ce démembrement, & ils lui répondirent qu'il ne le pouvoit faire ſans péché. Il ſe mit peu en peine de réparer le tort que les Ducs d'Albe & d'Avila avoient fait au Duc de Bragance en ravageant ſes terres, & en pillant ſon château de Villa-Viciosa. Le

Duc pour tout dédommagement ne reçut que des politesses & des complimens. Il ne paroissoit à Philippe que trop riche & trop puissant. Cette conduite du Roi n'engagea pas la Duchesse à renoncer à son droit sur la Couronne, comme Philippe le souhaitoit. Cependant il se flatta qu'après la mort du Duc, il obtiendroit d'elle cette renonciation, en lui proposant de l'épouser, si le cas arrivoit. Mais elle rejetta absolument la proposition, & protesta que si un jour elle devenoit veuve, elle s'enfermeroit aussitôt dans un couvent.

Cependant les Députés du tiers-Etat présenterent au Roi des remontrances sur l'Etat présent du Royaume, pressant Sa Majesté d'envoyer son fils en Portugal, pour y être élevé ; de retirer les Espagnols & les Ita-

liens qui étoient en garnison dans leurs places fortes ; d'abolir certaines impositions ; de maintenir toujours la séparation du Royaume de Portugal d'avec celui d'Espagne, & de faire quelques réglemens pour l'administration de la justice. On leur accorda les articles les moins importans : a l'égard des autres demandes, elles furent ou refusées, ou éludées.

La Noblesse ne s'étant point opposée au Roi, crut que Sa Majesté ne leur refuseroit rien. Et pour cet effet, elle fit une députation au nom de tout le corps, pour demander qu'on leur accordât la jurisdiction sur leurs vassaux ; que les principaux emplois & les grands gouvernemens fussent toujours annexés à leurs corps, & que les autres en fussent exclus ; que

personne ne fût annobli, si ce n'étoit pour de grands services rendus à l'Etat, à condition que ce ne seroit que pour la vie seulement, & que cette Noblesse ne passeroit point aux enfans. Ces demandes & autres de cette espéce furent rejettées; ensorte qu'ils commencerent alors à se repentir de la conduite qu'ils avoient tenue par rapport à la succession, & de n'avoir point agi de concert pour s'opposer à l'invasion du royaume.

Avant que les Etats se separassent, on publia une amnistie générale, mais si pleine de restrictions & de clauses captieuses, qu'à peine elle en meritoit le nom. Cinquante-deux personnes de la plus haute considération furent nommément exceptées. Les Religieux n'eurent aucun privilege; nul de ceux qui a-

voient fuivi le parti d'Antoine, ne reçut le moindre emploi, la moindre dignité, la moindre gratification. Ils furent au contraire tous déclarés incapables de poffeder & d'éxercer à l'avenir aucune charge dans l'Etat, ou d'être continués dans celle dont ils étoient revêtus. On exila, on perfecuta tous ceux qui étoient exceptés dans l'amniftie ; un grand nombre de perfonnes de qualité & autres furent mis en prifon ; on en fit mourir quelques-uns ; on traita les autres avec la derniere rigueur ; plufieurs même furent envoyés prifonniers en Efpagne. Les femmes furent traitées comme les hommes ; on confifqua leurs biens, on les emprifonna, & quelques-unes même furent tirées de leurs couvens, pour être envoyées en Caftille

Philippe, Prince naturellement cruel, étoit implacable quand on l'avoit offenſé. Il ne pardonna jamais à ceux qui s'étoient ſoulevés contre lui : il les fit mourir ſoit en public ſoit en particulier, ſans aucun égard à l'âge, au ſexe, à l'état, à la condition. Les Religieux Portugais, ſur-tout ceux qui s'étoient déclarés contre lui, l'éprouverent. Sans parler de pluſieurs qui moururent en priſon par les mauvais traitemens qu'ils y eſſuyerent, il en fit mourir un très-grand nombre de différente maniere : enſorte que dans la ſuite, pour calmer les remords de ſa conſcience, il demanda au Pape un bref de pardon pour deux mille Religieux qu'il avoit fait mourir, & dont quelques-uns étoient Provinciaux de leur Ordre. Com-

me on en noya plufieurs, les pêcheurs en tirerent quelques-uns de la riviere du Tage, tout habillés. Ces gens groffiers s'imaginant alors que cette riviere étoit excommuniée, ne voulurent plus manger du poiffon qui y étoit pêché; ils ne voulurent plus même y continuer leur métier, jufqu'à ce que l'Archevêque de Lifbonne s'accommodant à leur fimplicité fût venu avec les cérémonies ordinaires, lever la prétendue excommunication, & abfoudre la riviere.

Les Docteurs en droit de l'Univerfité de Conimbre, qui par l'ordre du Roi Henri avoient écrit en faveur du droit de la Ducheffe de Bragance, ne furent point d'abord inquietés & on leur laiffa leurs chaires. Mais dans la fuite, fous différens pré-

textes, on les leur ôta, & on défendit ſous peine de mort de garder leurs écrits. L'un deux homme très-eſtimé, nommé Louis Correa, étant fort vieux fut aſſiſté par l'Evêque. Philippe l'ayant ſçu, écrivit au Prélat de ſa propre main, lui faiſant une réprimande ſévere, & le menaçant de le punir, s'il continuoit; enſorte que le bon Evêque fut obligé de ſuſpendre ſa charité, à l'égard d'un homme de mérite qui étoit dans la derniere neceſſité, craignant d'irriter un Prince, à qui il étoit ſi dangereux de déplaire. Il étoit ſi dur, & ſi inéxorable, que les Etats aſſemblés à Liſbonne le 26. Janvier 1583. pour reconnoître le Prince Dom Philippe, en qualité d'héritier préſomptif de la couronne de Portugal, l'ayant ſupplié d'accorder un pardon

général ſans aucune exception, & lui ayant repréſenté les avantages que le Portugal retireroit de cette indulgence, & combien ſa ſévérité pouvoit devenir préjudiciable à ſes propres interêts, le Roi refuſa de leur accorder cette demande, ainſi que toutes les autres qui étoient de quelque conſequence. Tels furent les commencemens du gouvernement Eſpagnol en Portugal, bien différent de celui des Princes qui y avoient régné juſqu'alors.

Le onziéme de Février ſuivant, Philippe s'en retourna en Caſtille, après avoir mis un Avoçat & un Marchand, l'un & l'autre Caſtillans, dans le conſeil des Finances : ce qui fit voir combien il avoit envie d'obſerver les autres choſes qu'il avoit promiſes. Ceux qui poſſedoient

des charges & des dignités de la Couronne ou du Royaume, ſoit ſur terre ſoit ſur mer, & qui en avoient été revêtus par les derniers Rois, furent continués dans ces charges & dignités. Mais quelque tems après, tous ces Officiers furent changés, à l'exception de ceux qui parurent entierement dévoués aux volontés du Roi, & diſpoſés à exécuter tous les ordres de la cour de Madrid.

Le Cardinal Albert d'Autriche fut fait Viceroi de Portugal, avec un Conſeil, moins pour l'aider que pour le guider. On s'attendoit que les requêtes, qu'on avoit preſentées il y avoit long-tems, ſeroient enfin répondues. Mais les Portugais s'aperçurent, que ce ne ſeroit plus à Liſbonne que les affaires s'expedieroient dans la ſuite : Albert

ne voulut rien ſigner. C'étoit de Madrid que toutes les graces devoient venir, & que partoient tous les ordres ; ce qui produiſit une lenteur inſupportable & odieuſe dans l'expédition des affaires. On ne voyoit plus à la cour cette magnificence, qui eſt ſi fort du goût des Portugais. Philippe n'avoit pas jugé à propos d'entretenir la Maiſon du Roi ſur le même pié qu'autrefois ; & à pluſieurs égards, le Royaume avoit un peu l'air d'une province de Caſtille, dont les armes furent miſes ſur la monoye de Portugal. Les flottes qu'on avoit équipées aux dépens de ce Royaume, & qui conſiſtoient en vaiſſeaux Portugais, furent deſtinées pour le ſervice d'Eſpagne, ſans qu'aucun dédommagement fût accordé aux Por-

tugais, qui en avoient fait les avances.

Les forces navales du Portugal, jointes à celles d'Eſpagne, donnerent occaſion à Philippe de mettre en mer cette fameuſe armée, appellée l'Invincible, dans le deſſein d'envahir l'Angleterre. Pour fournir aux dépenſes exceſſives de cette grande entrepriſe, il tenta toute ſorte de moyens d'amaſſer de l'argent. Les droits d'entrée ou de paſſage d'un royaume dans l'autre, qu'il avoit ſupprimés, pour ſe rendre agréable aux Portugais, furent rétablis, & même dans la ſuite furent fort augmentés. L'impoſition, qui avoit été miſe ſur le ſel par le Roi Sebaſtien, par raport à ſon expédition en Barbarie, & qui avoit été ſupprimée par le Roi Henri, fut rétablie alors, ſans compter plu-

ſieurs

ſieurs autres impôts que la Cour de Madrid inventa. Afin d'exciter en cette occaſion le zele des Portugais pour la réligion Catholique, Philippe employa les exhortations du Pape, & les ſermons des Prédicateurs. On leur fit entendre qu'il s'agiſſoit de la propagation de la foi catholique, & de l'extinction de l'héreſie dans le royaume d'Angleterre, qui étant réduit ſous la puiſſance de Philippe, ſeroit bientôt ſous celle de l'Egliſe Romaine.

Cependant Philippe ceda à Muley-Hamet Roi de Maroc la ville d'Arſilla en Barbarie, qui depuis long-tems àpartenoit au Portugal. Il le fit, pour empêcher ce Prince infidele de prêter la ſomme de 200. mille ducats à D. Antoine, qui au mois d'Octobre 1588. avoit envoyé ſon fils Criſtophe, d'Angleterre

à Fez, en qualité d'ôtage, pour sureté du remboursement de cette somme, que Muley avoit promis d'avancer, à la sollicitation de la Reine Elisabeth. Ce manque de parole de la part du Roi de Maroc porta certainement un grand préjudice à l'expédition de l'année suivante, lorsqu'Antoine fit une descente en Portugal, secondé d'une flotte & d'un corps de troupes que l'Angleterre lui avoit fournies. Peut-être qu'indépendament de ce contretems l'entreprise auroit pu ne pas réussir; parce que cette armée navale débarqua d'abord à la Corogne, où la contagion qui se mit parmi les troupes, en fit périr un grand nombre. Quoiqu'il en soit, cette expédition n'eut aucun succès, & la Reine Elisabeth en attribua entierement la cause au manque

de parole de Muley-Hamet, dans une lettre écrite à ce Prince & datée du 19. Octobre 1590.

Philippe II. étant mort le 13. Septembre 1598. il eut pour successeur son fils Philippe III. qui étant mort le 31. Mars 1621. laissa toutes ses couronnes à son fils Philippe IV. Sous le régne de ces trois Princes, on eut fort peu d'égard aux conditions dont on étoit convenu avec les Portugais. On devoit conserver les loix, les coutumes, les priviléges, les libertés du royaume, & tout cela fut violé ouvertement. Les provisions des charges devoient être scellées à Lisbonne, & les jugemens en dernier ressort devoient y être rendus. Cependant toutes les provisions venoient de Madrid, & on apelloit de Lisbonne au Tribunal de Castille. Les Etats de- Philippe III. Philippe IV.

voient s'assembler dans le royaume, & l'on ne devoit prendre aucune résolution par raport à la couronne de Portugal, que dans cette assemblée. Sous le gouvernement Espagnol, les Etats ne furent neanmoins convoqués que deux fois, dans l'espace de 60. ans. Lorsqu'on déliberoit à Lisbonne sur quelqu'affaire touchant le royaume, tout étoit d'avance décidé & réglé à Madrid. Le Roi devoit résider en Portugal, aussi souvent qu'il lui seroit possible. Cependant Philippe II. n'y alla qu'une fois; Philippe III. y fit un sejour de quatre mois, & Philippe IV. jamais ne s'y fit voir. A l'égard des charges de la maison du Roi, elles furent supprimées sous ces trois régnes. Le Viceroi devoit toûjours être Portugais, ou un Prince du sang

royal de Castille, fils, frere, neveu, oncle, sœur, niece, ou cousin du Roi. Cependant lorsque quelque Prince du sang avoit été revêtu de ce titre, la cour d'Espagne, suivant sa politique ordinaire, mettoit toute l'autorité entre les mains d'un Gouverneur Espagnol. Ainsi lorsque la Princesse de Mantouë fut nommée Vice-Reine de Portugal, le Marquis de la Puebla eut toute la confiance de la cour; il assistoit à tous les conseils, & étoit présent à toutes les depêches : la Princesse ne pouvoit rien faire sans son avis. Le conseil de Portugal devoit être entierement composé de naturels du pays : il fut rempli de Castillans. Il en fut de même des garnisons, quoique le contraire eût été promis par le Roi Philippe II. C'étoient aussi des Portugais

qui devoient être Préſidents des provinces & Corrégidors. Cet article ne fut pas plus obſervé que les autres. Les bénéfices en commande ne devoient être poſſédés que par des Portugais ; & néanmoins le Duc de Villa-Hermoſa, & d'autres Eſpagnols eurent la jouiſſance des plus conſidérables. Enfin, par une contravention manifeſte aux articles dont Philippe II. étoit convenu avec la nation, les Seigneuries, qui ſervoient autrefois d'appanages aux Princes du ſang, furent données à des Caſtillans ; les emplois civils & militaires ſur terre & ſur mer furent conferés indifféremment à des Portugais & à des Eſpagnols. En Aragon, en Italie, en Flandres, on avoit conſervé les coutumes du pays, par raport à l'adminiſtration de la juſtice &

de toutes les affaires : en Portugal au contraire tout fut changé. Il n'y eut plus de flotte pour défendre les côtes du royaume ; les vaiſſeaux Portugais furent emploiés au ſervice de l'Eſpagne, & toutes leurs forces maritimes furent ruinées. Il ne leur reſta plus ni vaiſſeau, ni galere, pour croiſer ſur leurs côtes, & pour aſſurer leurs ports ; enſorte que la mer fut couverte de Pirates, & que les Corſaires de Barbarie firent ſouvent des deſcentes. Leur navigation & leur commerce tomberent ; le nombre des vaiſſeaux qu'on avoit coutume d'envoyer tous les ans aux Indes, fut peu à peu diminué. De vingt ils furent réduits à deux ou trois, mal équipés, dont une partie étoit ſouvent priſe par les Corſaires, à la vue même du port. Durant tout le tems que le Por-

tugal fut sous la domination d'Espagne, il perdit plus de deux cens gros galions, sans compter une infinité d'autres vaisseaux. Si l'on construisoit à Lisbonne quelque excellent navire, il étoit aussitôt mis en mer, pour joindre la flotte Espagnole; ensorte que les Portugais perdirent l'envie de construire de ces sortes de vaisseaux, qui faisoient ordinairement douze & quinze voyages aux Indes, & même davantage.

Les arsénaux de Portugal furent aussi dépouillés de leur Artillerie, & de toutes les armes qui y étoient. Plus de deux mille piéces de canon de fonte, & une très-grande quantité de canons de fer furent transportés en Espagne. Dans la grande place de Séville, on en vit jusqu'à 900. marqués aux armes de Portugal. Il seroit trop long d'exposer en

détail toutes les autres injuſtices de la cour de Madrid. Il ſuffit de dire qu'on traita le Portugal, comme une province qu'on ſe mettoit peu en peine de ruiner, ou plutôt comme un royaume qu'on vouloit abſolument affoiblir. On l'accabla d'impôts, on ruina ſon commerce, on en tira tout l'or & l'argent qui y étoit. Les dignités du Clergé furent données à des Etrangers. Le frere du Duc de Bragance ayant demandé l'Evêché d'Evora, on le lui refuſa, ſous prétexte qu'il n'étoit pas Docteur en Théologie; dans le même tems on donna l'Evêché de Viſeo à Leopold, fils d'un Archiduc d'Autriche, qui n'avoit pas encore trois ans. Quoiqu'il y eût en Portugal pluſieurs ſujets recommandables par leur naiſſance, leur pieté & leur ſçavoir, cependant durant les

soixante années que le Portugal fut sous la puissance des Rois d'Espagne, on ne donna le chapeau de Cardinal à aucun Portugais.

Tant de vexations & d'oppressions ne pouvoient manquer de mécontenter beaucoup la nation Portugaise, & de la disposer à secouer un joug si tyrannique, qui loin de leur laisser l'espoir de quelque soulagement, les menaçoit d'une servitude plus rude encore. Comme si les impositions n'eussent pas été assez fortes, & qu'on eût formé le dessein d'apauvrir absolument la nation, les Ministres Espagnols étoient en 1640 sur le point d'imposer sur le Portugal vingt nouvelles taxes de différentes sortes. On devoit mettre des impôts sur le papier, & sur chaque cheminée; lever le cinquiéme des biens-

meubles, & obliger chacun d'en donner la déclaration. On devoit auſſi mettre une taxe de cinquante mille ducats ſur tous les biens immeubles du royaume.

Le miniſtere Eſpagnol ſçavoit que la nation Portugaiſe étoit diſpoſée à ſe ſoulever ; mais mépriſant les murmures d'un peuple qu'il regardoit comme entierement ſubjugué, il s'imaginoit n'avoir rien à craindre de ſon mécontentement. Cependant pour prévenir les ſéditions & les révoltes, on avoit envoyé quelques troupes dans la province d'Eſtramadure. On avoit mis auſſi de fortes garniſons dans pluſieurs places du royaume des Algarves ; & pour s'aſſurer de Liſbonne, les Forts qui commandent la ville & le port étoient garnis de ſoldats aguerris, avec de bons officiers à

leur tête, & pourvûs de munitions de guerre. On avoit établi encore un corps de garde dans la ville, & pour plus grande sureté, il y avoit ordinairement dans le Port une flotte Espagnole qui y passoit l'hyver. D'ailleurs on avoit dépouillé le Portugal de tout ce qui pouvoit contribuer à sa défense; on lui avoit enlevé plus de trois cens gros vaisseaux, & on avoit tiré des arsénaux tout ce qui eût pû servir à armer le peuple.

Ceux qui paroissoient avoir plus de courage, de zéle & d'attachement pour leur patrie, on avoit eu soin de les attirer au service d'Espagne & de leur donner des emplois militaires. On avoit depuis peu tiré du Portugal six mille hommes de pied, & un corps considérable de cavalerie, pour servir en Catalogne. On

avoit même à cette occasion publié un Edit, par lequel il étoit ordonné à toute la Noblesse Portugaise de servir dans cette guerre, sous peine de confiscation de toutes les terres qu'ils tenoient, disoit-on, de la couronne,& que leurs ancêtres avoient obtenues à titre de récompense de leurs services, les menaçant d'être déclarés infames & traîtres, s'ils refusoient de porter les armes. Sous ce prétexte on fit venir à Madrid une grande quantité de Noblesse qui s'y virent comme en exil, la plûpart n'ayant pas d'ailleurs le moyen d'y subsister. C'étoient autant d'ôtages de la fidelité des Portugais, qu'on retint à la cour, ou qu'on dispersa en différens endroits.

L'attention du gouvernement avoit pour principal objet la maison de Bragance, dont le droit à

la couronne & les grands biens qu'elle possedoit dans le royaume, donnoient des inquiétudes à la Cour de Madrid. C'est pour cela qu'on se gardoit bien de leur accorder de nouvelles dignités. On sçavoit que le peuple leur étoit très-attaché ; on se souvenoit que lorsque Philippe III. fit son entrée à Lisbonne, suivi du Prince Theodose de Bragance, le peuple ne put s'empêcher de donner des marques de son affection pour ce dernier. C'est pour cette raison que le Ministere mettoit tout en œuvre, pour brouiller la Noblesse avec cette famille. Le Duc Jean de Bragance qui en étoit le chef, pour ne point donner de soupçon, s'étoit retiré dans sa terre de Villaviciosa, où il vivoit sans avoir aucun commerce avec la Noblesse Portugaise. Cette condui-

te du Duc ne rassurant point les Ministres Espagnols, ils firent leur possible pour l'attirer à la Cour. On lui offrit même le gouvernement du Milanèz, qu'il refusa, sous prétexte qu'il n'avoit aucune connoissance des affaires d'Italie. Par une concession particuliere, les Ducs de Bragance n'étoient obligés d'aller à la guerre, que lorsque le Roi y alloit en personne. On invita donc le Duc de Bragance à se rendre à Madrid, en l'assurant que le Roi se mettroit bientôt en campagne à la tête de ses troupes. Mais comme il comprit leur dessein, il répondit qu'il n'étoit point en état de faire les dépenses convenables. Toutes leurs autres tentatives furent également inutiles.

Il y avoit long-tems que le peuple Portugais, naturellement

ennemi des Caſtillans, accablé du joug Eſpagnol & des exactions du miniſtére, étoit diſpoſé à un ſoulevement. Les nouvelles impoſitions dont ils étoient menacés, acheverent de les mettre au deſeſpoir. La Nobleſſe non-titrée ſe plaignoit de la perte de ſes privileges, & de ce que les charges, les dignités & les honneurs, dont leurs ancêtres avoient joui ſous leurs Rois naturels, leur étant refuſés, il n'y avoit plus de places pour leurs enfans, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans la robe, ſoit à la guerre, ſoit ſur mer. Ils voioient que tout étoit en proie à la corruption, à l'intrigue & à la baſſeſſe; que les plus indignes ſujets étoient ceux à qui l'on prodiguoit les charges & lès dignités du royaume; que les benefices de l'Egliſe étoient la recompenſe

de la ſtupide ignorance, ou de l'hypocryſie; que ceux qui étoient prépoſés au recouvrement des impoſitions, accumuloient rapidement des richeſſes immenſes, & vivoient dans un luxe odieux; que toutes les charges étoient vénales, & que les faveurs étoient prodiguées à des hommes de baſſe naiſſance & dépourvus de merite, tandis que les gens de condition, les anciennes familles du royaume, étoient dans l'oppreſſion & l'indigence.

Philippe IV. Prince doux, indolent & pareſſeux, avoit abandonné le gouvernement de ſes vaſtes Etats & la conduite de toutes ſes affaires au Comte Duc d'Olivarez ſon premier Miniſtre. Olivarez ne manquoit pas de capacité; il étoit ruſé dans ſes projets, & infatigable dans le tra-

vail. Son caractere & sa politique lui avoient fait préférer la maniere de gouverner par la crainte à celle de gouverner par la douceur; il sembloit ne connoître d'autre moyen de rendre le peuple docile que l'oppression & la corruption. Marguerite de Savoye avoit été sept ans Vice-Reine de Portugal, femme d'un jugement exquis, d'un esprit élevé, & d'un grand courage. Mais elle n'avoit que le nom de Vice-Reine, obligée de se conformer en tout aux sentimens du Marquis de la Puebla, frere aîné du Marquis de Léganez. Les dépêches concernant les affaires de Portugal dépendoient de deux hommes, Pierre Suarez secretaire du Conseil de Portugal à Madrid; & Michel Vasconcellos Secretaire d'Etat & du Conseil à Lisbonne. Le premier étoit

tout enſemble beau-pere & beau-frere de Michel Vaſconcellos, homme dur, fier, inſolent dans ſes actions & dans ſes paroles, concuſſionnaire, avare, mais fin, diſſimulé, vif, pénétrant & très-actif. Ces deux Miniſtres qui haïſſoient extrémement la Nobleſſe Portugaiſe, prenoient plaiſir à inventer toute ſorte de moyens pour la mortifier, la décourager, & la réduire à un état de miſére & d'eſclavage. Il parut que tel étoit leur deſſein, par quelques lettres de Vaſconcellos écrites au Comte Duc d'Olivarez, qui ayant été interceptées, firent connoître à la Nobleſſe Portugaiſe le projet qui avoit été formé, d'aſſujettir & d'unir le royaume de Portugal à celui de Caſtille, & pour cet effet d'abatre la Nobleſſe du royaume. Cela fut confirmé quelque tems après

par les effets des mesures qu'ils avoient concertées. La révolte des Catalans en 1639. leur fournit le prétexte & les moyens d'executer leur dessein.

A l'occasion de cette révolte de la Catalogne, tous ceux qui possédoient en Portugal des Fiefs nobles furent sommés de servir dans cette guerre, sous peine d'être déclarés infâmes & traîtres, & privés de leur terres. En cette année 1639. on fit à ce sujet le dénombrement de tous les Portugais en état de porter les armes, & on trouva que le nombre se montoit à 200. mille, sans compter 2500. chevaux. Dans ce nombre la Noblesse n'étoit point comprise; mais l'on connut par là celui de leurs vassaux en état de servir. Et lorsqu'on leur signifia l'ordre de marcher pour la guerre de

Catalogne avec leurs vassaux, on leur fit sçavoir en même tems que la cour jugeroit par le nombre de ceux qui les accompagneroient, du zele de chaque Gentilhomme pour le service de son Prince. Le Duc de Bragance envoya un très-grand nombre de ses vassaux. Plusieurs de la Noblesse, ainsi que je l'ai dit, furent retenus à Madrid, comme des ôtages de la fidélité de leurs parens & de leurs vassaux. On juge aisément que ce sejour forcé dans la capitale d'Espagne fut pour eux une espece d'éxil, qui leur couta beaucoup, & fit tort à leurs affaires. La conduite qu'on tint à l'égard des Comtes de Santa-Croce, de Prado, de Miranda, de Sabugal & de Portalegro, fut si étrange, que l'on eut lieu dès-lors de soupçonner fortement les desseins de la cour,

dont on ne douta plus enſuite, lorſqu'on eut vu les lettres de Vaſconcellos qui avoient été interceptées, comme je l'ai dit ci-deſſus. Le reſte de la Nobleſſe qui étoit encore dans ſes maiſons, voyant que leur obeiſſance ne pouvoit que leur être funeſte, avoit beaucoup de répugnance pour ſe rendre à Madrid. Elle étoit réſolue de ſe porter plûtôt aux dernieres extrémités que de quitter leur pays, quand même on devroit traiter leur refus de déſobeiſſance, & d'attendre l'effet des menaces de la cour. Etant ainſi diſpoſés, & ſe voyant en danger de périr, ils jugerent à propos de prendre quelques meſures pour leur ſureté. Ils jetterent donc les yeux ſur la maiſon de Bragance, à laquelle ils avoient paru juſqu'alors ſi peu attachés, ne trouvant

que ce moyen pour procurer le ſalut de leurs familles & de leur patrie.

Cependant la Nobleſſe titrée étoit de tous les Ordres du royaume le moins porté au changement & le moins favorable à la maiſon de Bragance. Les Miniſtres d'Eſpagne les avoient toûjour fort menagés, dans l'opinion que tant que ces Seigneurs ſeroient contens du gouvernement, il n'y avoit point à craindre de révolte de la part du peuple, ou du moins que ſes ſoulevemens ſeroient ſans ſuccès. Le Roi d'Eſpagne avoit emprunté de ces Grands beaucoup d'argent à un interêt conſidérable, & pour le payement de ces ſommes il avoit engagé les revenus de ſa couronne; en ſorte que leur interêt même les lioit au gouvernement. On avoit auſſi

augmenté le nombre de ces Seigneurs. Philippe II. & Philippe III. avoient donné à plusieurs simples Gentilshommes des titres de Comtes, de Marquis & de Ducs, titres qui en Portugal donnent le même rang qu'en Angleterre ; ce qui n'est pas dans les autres Etats de l'Europe. On avoit même plus donné de ces sortes de titres, qu'on n'en avoit jamais accordé depuis le commencement de la Monarchie. De plus, on avoit distribué parmi eux un grand nombre de charges & de gouvernemens, qu'on avoit déclarés héréditaires dans leurs familles. Ce qui étoit très-contraire aux maximes des Rois de Portugal, qui n'avoient jamais donné les charges & les gouvernemens qu'à vie, afin d'avoir des bienfaits pour le mérite, & des récompenses pour les

ſervices particuliers rendus à l'Etat, pour pouvoir entretenir l'émulation parmi la Nobleſſe, & les exciter à ſe diſtinguer par de belles actions. La Cour de Madrid avoit employé d'ailleurs toutes ſortes de moyens pour indiſpoſer les Grands contre le Duc de Bragance, qui étoit le ſeul qu'elle craignoit, à cauſe du droit qu'il avoit à la couronne, de l'affection que le peuple avoit pour lui, de ſes grandes terres, & du nombre prodigieux de ſes vaſſaux. Car ce Duc étoit Seigneur de la grande & riche province d'Alenteïo, qu'on appelle le grenier du Portugal, & dont tous les Gentilshomme relevoient de lui. Il étoit auſſi Seigneur de la plus grande partie de la province de Tra-los-montes, où étoit ſituée le duché de Bragance; enſorte que le tiers

du royaume lui appartenoit.

Les Grands secondoient neanmoins les intentions des Espagnols, par la jalousie qu'ils avoient de la grandeur d'une maison qui effaçoit la leur. Le Duc d'Aveiro, & le Marquis de Villa-Réal, qui possedoit aussi le duché de Camine, étoient du sang Royal, comme le Duc de Bragance, & ne se croyoient pas d'un rang inférieur au sien. Enfin, si l'on excepte le Marquis de Féreira & le Comte de Vimiose issus de branches bâtardes de la maison de Bragance, tous les autres Grands n'étoient point du tout disposés à souffrir que le Duc devînt leur maître.

Jean Duc de Bragance, ne pouvant compter sur eux, fondoit toutes ses espérances au trône, qu'il croyoit toûjours lui appartenir, sur la réunion de la

ſimple Nobleſſe & du peuple en ſa faveur. Le Duc étoit un homme de bon ſens, mais naturellement défiant & lent dans les affaires, d'un tempérament froid & d'un eſprit peu entreprenant, indolent & pareſſeux, ſoit par humeur, ſoit par politique. Pour ne point donner d'ombrage aux Eſpagnols, il paſſoit le tems à la chaſſe, & ſe livroit à tous les autres amuſemens de la campagne; ſemblant borner là toutes ſes penſées, quoique dans le fond il ſongeât très-ſérieuſement à profiter des occaſions pour ſe frayer le chemin à la Royauté.

Il avoit un Agent nommé Jean Pinto Ribeyro, Docteur en droit, qui étoit chargé de toutes ſes affaires à Liſbonne. Cet homme actif, vigilant, hardi, avoit une grande connoiſſance

du monde, & étoit très-paſſionné pour les interêts de ſon maître, qui l'avoit chargé de ſonder les eſprits du peuple, & de voir ſi les Nobles, qui par l'artifice des Eſpagnols avoient été ſi long-tems diviſés entr'eux, pourroient à la fin ſe réunir en ſa faveur, & prendre quelque engagement. Pinto ſe comporta dans cette affaire avec beaucoup d'adreſſe. Rodrigue d'Acugna Archevêque de Liſbonne ſe donna auſſi de grands mouvemens pour faire cette réunion. Il étoit ami particulier du Duc, & ennemi des Eſpagnols qui ne le haïſſoient pas moins, homme d'ailleurs fort ſçavant & ſur-tout très-habile dans la conduite des affaires. Celle dont il s'agiſſoit étoit bien délicate, à cauſe de la difficulté de connoître ceux à qui l'on pouvoit ſe fier.

Le prélat aſſembla quelques-uns des principaux de la haute Nobleſſe, pour conſulter avec eux ſur les moyens de ſoutenir leurs maiſons, & de prévenir la ruine entiere de la patrie. De ce nombre furent Michel d'Almeida, vieillard reſpectable, univerſellement eſtimé, qui n'avoit jamais fait ſa cour aux miniſtres Eſpagnols; Antoine Almada intime ami de l'Archevêque, & Louis ſon fils; Pierre Mendoza; Mello grand-Veneur, & Louis d'Acugna neveu du prélat qui avoit épouſé la fille d'Almada. Ils convenoient tous de la néceſſité de remedier aux maux que la nation ſouffroit, & ils le déſiroient également. Mais ils ne s'accordoient pas ſur les moyens d'y réuſſir. Les uns craignoient d'eſſayer vainement de ſecouer un joug, que le mauvais

ſuccès de leur entrepriſe ne ſerviroit qu'à rendre encore plus péſant.

Quoique le peuple, diſoient-ils, ſoit aſſés diſpoſé à ſe ſoulever dans tout le Royaume, leurs efforts ſubits & violents ſont ordinairement peu durables, & lorſqu'ils trouvent des obſtacles & des dangers, ils ſe rebutent, ils reculent & abandonnent à la merci de leurs ennemis ceux qu'ils avoient mis eux-mêmes à leur tête. Ils ajoûtoient qu'il n'étoit pas poſſible aux Seigneurs, dont la plupart étoient abſens, de les raſſembler en même tems dans tous les lieux de leur dépendance; que la plupart des Grands étoient dans les interêts de l'Eſpagne; que les trois principales maiſons iſſues des Rois de Portugal, ſçavoir celles de Bragance, d'Aveiro, & de

Villa-Real, étoient ennemies les unes des autres, & que si on mettoit à la tête de la conspiration le Duc de Bragance, les deux autres maisons ne manqueroient pas de traverser l'entreprise : que toute la Noblesse, quoique mécontente, étant pareillement divisée ; elle ne pourroit se réunir pour la cause commune : Que la puissance de l'Espagne étoit très-grande, & qu'il lui étoit facile de les accabler tous : Que le Portugal n'étoit pas une Isle; que ce pays n'étoit pas éloigné de la Cour, comme la Hollande, ni à portée de recevoir des secours étrangers, comme la Catalogne voisine de la France : Qu'il n'étoit pas étonnant pour cette raison, que les révoltes eussent réussi dans ce pays-là ; que le Portugal au contraire étoit envi-

ronné de trois côtés par les terres d'Espagne, & hors d'état de recevoir du secours que par mer; secours très-incertain, n'y ayant aucune puissance étrangére qui eût promis de les seconder : Que quand même ils y pourroient compter, ce secours ne seroit que très-lent, à cause de la distance de la mer : Que toutes les villes & toutes les places de Portugal étoient garnies de soldats Espagnols, & que ce seroit autant de retraites pour ce déluge d'ennemis, qui ne manqueroit pas de venir fondre sur eux de tous les quartiers de l'Espagne : Que quand même quelques Forts pourroient tenir contre les Espagnols, le royaume n'en seroit pas moins exposé à tous les malheurs d'une guerre intestine, & en proye aux courses continuelles des garnisons.

ſons ; enſorte que les Portugais ne pourroient long-tems réſiſter à la puiſſance Eſpagnolle : Que le royaume étoit appauvri , ſans armes , & ſans vaiſſeaux , hors d'état de faire la guerre & d'en ſoutenir les frais : Qu'il falloi enfin conſidérer toutes ces difficultés , avant que de s'engager dans l'entrepriſe dont il s'agiſſoit.

On répondit à cela, que le gouvernement Eſpagnol étoit ſi deteſté de la nation, qu'il n'étoit pas beſoin d'avoir recours à aucune puiſſance étrangére, pour venir à bout de ſe délivrer de la tyrannie. Que la fureur du peuple étoit telle, qu'il s'aſſembleroit de lui-même, ou au moins qu'il ſuivroit tout Gentilhomme qui voudroit ſe mettre à leur tête; enſorte qu'on ſe paſſeroit des Grands , & que

la ſimple Nobleſſe ſe trouveroit flattée de ne devoir ſon ſalut qu'à elle-même : Que le peuple, ſans même être ſoutenu par la Nobleſſe, s'étoit déja ſoulevé, & que la ſédition d'Evora aſſés récente avoit remué les eſprits de toute la nation : Que le Duc de Bragance, qui devoit être à leur tête, avoit une très-grande quantité de Gentilshommes pour vaſſaux, & qu'il étoit Seigneur de la troiſiéme partie du royaume : Que le peuple étoit ſi perſuadé de ſon droit à la couronne, qu'il ſe feroit aiſément un ſoulevement général en ſa faveur ; Que les troupes Eſpagnoles qui étoient en garniſon dans les places de Portugal, depuis que les vieux ſoldats en avoient été tirés pour ſervir en Catalogne, n'étoient compoſées que de nouvelles mi-

tices, qui n'étoient soldats que par leurs armes & leurs habits, ne s'étant jamais trouvés dans aucun combat, & n'étant propres qu'à faire peur à des enfans; qu'ils n'étoient point réunis en corps d'armée, mais dispersés çà & là dans le Royaume: que le soulevement des grandes villes où ils étoient en garnison, les épouvanteroit, & qu'ils se croiroient fort heureux qu'on leur sauvât la vie dans les premiers mouvemens de la révolte générale: Que les autres Espagnols qu'on avoit mis en garnison dans les Forts, étant en trop petit nombre pour tenir contre ceux du pays, se rendroient d'abord, d'autant plus que ces Forts étoient fort mal pourvus de munitions: Qu'au reste, le peuple ne manqueroit point d'armes; qu'il pourroit

ſaiſir, toutes celles qui étoient dans les grandes villes & dans les Ports de Mer : Que la puiſſance d'Eſpagne étoit fort affoiblie par une longue ſuite de pertes, & particulierement par la révolte de Catalogne, contre laquelle elle employoit toutes ſes forces, avec un aſſés mauvais ſuccès : Que quoique la Catalogne fût actuellement ſecourue par la France, les Catalans n'avoient pas laiſſé de s'emparer de Barcelonne & des autres villes de la province, ſans aucun ſecours étranger : Que les Portugais pourroient faire la même choſe avec encore plus de facilité ; & qu'après ce premier ſuccès, ils ſeroient infailliblement ſecourus par les puiſſances ennemies de l'Eſpagne, qui n'avoient fait la guerre aux Portugais, que parce

qu'ils étoient sujets de cette Couronne : Qu'au pis-aller , quand même ils ne seroient pas secourus, ils pouroient fort bien se soutenir contre une puissance épuisée & accablée d'ennemis, puisqu'ils avoient été en état de tenir contre elle dans le tems qu'elle étoit à son plus haut degré : Qu'après tout, quelque chose qui arrivât, c'étoit le seul moyen de sauver le royaume ; & de préserver la nation d'un honteux esclavage ; & qu'il valoit mieux mourir en braves gens les armes à la main, & en combattant pour la liberté, que de traîner une vie ignominieuse, & de se voir méprisés, insultés & traités comme des esclaves, pour ne laisser en mourant que des chaines & des souffrances à leur malheureuse posterité. Après avoir ainsi ba-

lancé les raiſons de part & d'autre, on prit enfin la réſolution de former une révolte générale dans le royaume, ſi le Duc de Bragance vouloit ſe mettre à leur tête, & faire valoir ſon droit à la Couronne.

Cependant le Comte d'Olivarez, informé que les Portugais étoient diſpoſés à la révolte, & qu'il n'y avoit que le Duc de Bragance qui pût être le chef des rebelles, prit des meſures pour s'aſſurer de ſa perſonne. Il ne lui étoit pas poſſible de l'entreprendre à force ouverte, à cauſe du grand monde dont il étoit toûjours accompagné dans ſon château de Villa-Viciosa, où il vivoit dans la plus grande magnificence, au milieu d'une eſpéce de Cour & d'un nombre infini de vaſſaux. C'eſt ce qui fit craindre

au Miniſtre, que s'il uſoit de violence, le Duc ne ſe portât aux dernieres extrémités, & ne hatât la révolte, qu'on vouloit prévenir, & qui dans les conjonctures préſentes pouvoit devenir funeſte à l'Eſpagne. Il ſçavoit que le Duc n'étoit point un homme remuant & ambitieux ; mais comme une Couronne a toujours de puiſſans attraits, & que l'on manque rarement de profiter de l'occaſion de monter ſur le Trône, il étoit dangereux de le laiſſer expoſé à cette tentation.

C'eſt ce qui engagea le Miniſtre à uſer d'artifice, pour venir à bout de ſe rendre maître de la perſonne du Duc. Deux années auparavant, on avoit beaucoup parlé d'une flotte Françoiſe, qui devoit faire une deſcente ſur les côtes de Portu-

gal. Ce bruit s'étant renouvellé en 1640. la Cour de Madrid envoya une commiſſion au Duc de Bragance, pour commander en chef toutes les forces du royaume, avec pouvoir de fortifier les villes, de réparer les Forts, & de changer les garniſons. On lui ordonna en même tems de viſiter les places maritimes, de les mettre en état de s'oppoſer aux ennemis. Lopez Oſorio amiral d'Eſpagne eut ordre en même tems de conduire ſa flotte vers les côtes de Portugal, d'aborder dans tous les Ports que le Duc viſiteroit, de lui rendre toutes ſortes d'honneurs, de le combler de politeſſes, de l'inviter à venir à bord pour avoir une conférence avec lui, & de l'emmener en Eſpagne. Mais la tempête ayant diſperſé la flotte, ce projet ne put réuſſir.

On lui envoya donc de nouveaux ordres de visiter tous les Forts du royaume & de les mettre en état de défense, & on lui fit tenir 40000 ducats, pour fournir à la dépense des fortifications. Les Gouverneurs des Forts qu'il devoit visiter, avoient ordre de s'assurer de sa personne, & de l'envoyer à Madrid sous bonne escorte. Le Duc jugeant qu'il ne convenoit guéres de se fier ainsi à un homme qui avoit des prétentions si bien fondéés à la Couronne, & que cette confiance du Ministre n'étoit pas conforme à son caractére & à sa conduite ordinaire, y soupçonna quelque piége. Il visita toutes les places, & employa l'argent qu'il avoit reçu à gagner l'amitié des officiers & des soldats. Mais il n'entra dans aucune forteresse, sans être ac-

compagné d'une garde ſuffiſante pour prévenir tous les deſſeins qu'on auroit pu avoir de ſe ſaiſir de ſa perſonne. C'eſt ainſi qu'il rompit toutes les meſures du Miniſtre. En parcourant ainſi tout le royaume, le Duc fut témoin de l'affection de la Nobleſſe & du peuple pour ſa perſonne, & eut occaſion de l'augmenter encore.

Dans le cours de ſes viſites, il vint à Almada, où il avoit ordre de s'arrêter, en cas que la flotte Françoiſe ne parût point. C'étoit là que l'attendoient les principaux conſpirateurs, ſçavoir, Antoine Almada, M. Almeïda, & Antoine Mendoſa. Ils lui découvrirent leur projet & lui demanderent ſon conſentement. Le Duc qui avoit de grands biens, & qui ne vouloit pas riſquer de les perdre pour une couronne incertaine, ſans

avoir des eſpérances bien fondées, les remercia de leurs offres, & leur dit, que pour monter ſur le trône il ne mettroit point la vie de ſes amis en danger, & ne feroit point répandre le ſang de ſes compatriotes. Cependant il leur fit tant de careſſes, & parut ſi content de leur propoſition, qu'ils s'imaginerent aiſément, qu'il approuveroit la conjuration, lorſqu'elle éclateroit, quoique ſa lenteur ordinaire l'empêchât pour lors de ſe réſoudre à y entrer.

Comme Almada eſt peu éloigné de Liſbonne, il ſe crut obligé d'aller rendre ſes reſpects à la Vice-Reine. Le jour & le cérémonial de ſa réception ayant été reglés, il vint au palais, & fut reçu avec tant de marques d'affection de la part du peuple, & avec tant d'acclamations, que

Puebla dit à la Vice-Reine, que le Duc étoit moins venu pour lui rendre ſes devoirs, que pour étaler ſa magnificence, & lui faire connoître combien il étoit aimé du peuple. La joye que la ville de Liſbonne témoigna en cette occaſion, & l'ardeur avec laquelle chacun s'empreſſoit de le voir, furent ſi grandes, qu'il ſembla qu'il ne lui manquoit pour être dès-lors proclamé Roi de Portugal, que de le vouloir. Mais le Duc, ſatisfait de ces témoignages d'affection, s'en retourna à Almada, ſans vouloir aller à ſon palais de Liſbonne, & ſans même entrer dans la ville.

Cependant le Comte d'Olivarez, allarmé de cette réception, & du bruit incertain d'une conſpiration, envoya au Duc de Bragance des ordres précis de la part du Roi de ſe rendre à

Madrid, pour rendre compte à sa Majesté de l'état où il avoit trouvé les places qu'il avoit visitées. Le Duc se voyant poussé à bout, & qu'il n'y avoit plus moyen d'user de prétextes, ni de différer son départ pour la Cour, jugea ou qu'il lui falloit obéir & se livrer à ses ennemis, ou prendre un engagement avec les conspirateurs. Il envoya d'abord un de ses gentilshommes à Madrid, pour assurer le Roi qu'il partoit incessamment. On y loua un hôtel, on y arrêta un grand nombre de domestiques, on fit travailler aux livrées; on fit en un mot tous les préparatifs, comme si le Duc eût dû arriver bientôt. Cependant il usa de défaites, pour différer un peu son départ. Il s'excusa sur l'état de sa santé & sur la nécessité de régler le cérémonial de sa réception. Il crut que ce dernier article feroit de la diffi-

culté, & lui donneroit moyen de gagner du tems; parce qu'il vouloit avoir le pas ſur tous les Grands d'Eſpagne, avec l'honneur du Dais, tel que ſes ancêtres l'avoient eu, & qui étoit regardé comme une des principales prérogatives de ſa maiſon. Le pouvoir du Comte d'Olivarez & le deſir ardent qu'il avoit d'être maître de la perſonne du Duc, applanirent toutes les difficultés. On lui accorda tout ce qu'il demandoit. Ainſi il ne lui fut plus poſſible de former aucun obſtacle à ſon départ.

Dans le même tems les conſpirateurs lui envoyerent P. Mendoza, pour le déterminer à accepter leurs offres. Ils eurent à ce ſujet un court entretien dans une partie de chaſſe. Mendoza s'aperçut que la crainte du Duc étoit le ſeul motif qui lui faiſoit

refuser la Couronne, & il crut qu'il se détermineroit, dès qu'on le satisferoit sur les moyens d'éxecuter une telle entreprise. Pour l'embarquer entierement, Mendoza engagea l'Evêque d'Elvas, intime ami du Duc, à lui rendre visite, & à mettre la derniere main à l'ouvrage. Ce Prélat lui fit connoître la facilité qu'il y auroit de réussir dans cette affaire, & l'assura qu'il seroit appuyé par la Noblesse; qu'en particulier Alonzo Mello Gouverneur de la Citadelle d'Elvas lui étoit entierement dévoué; que cette place étoit la plus importante du royaume & la mieux fortifiée; qu'elle résisteroit aux premiers efforts des Espagnols, qu'elle seroit sa place d'armes, si l'affaire réussissoit, & un azile, si elle tournoit mal.

Les raisons de l'Evêque fi-

rent beaucoup d'impreſſion ſur le Duc. Mais avant de s'engager abſolument, il voulut conſulter la Ducheſſe, femme d'eſprit, & d'un grand zéle pour ſa patrie. La Ducheſſe, informée des propoſitions qu'on avoit faites à ſon mari, lui dit, qu'il ne falloit pas héſiter ; qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre ; qu'il falloit aller à Madrid ou à Liſbonne, pour mourir dans l'une de ces deux Villes ; dans la premiere ſans honneur, dans la ſeconde avec gloire ; qu'en prenant le premier parti il ne pouvoit ſe flatter d'un autre ſort ; qu'au contraire en prenant le ſecond, il auroit très-vraiſemblablement une couronne. Le Duc, déterminé par le Conſeil de la Ducheſſe, envoya chercher l'Evêque d'Elvas : il lui fit part de ſa derniere réſolution,

tion, & lui recommanda de ne point perdre de tems, & de prendre toutes les mesures nécessaires. Pinto fut envoyé à Villa-Viciosa, sous prétexte de s'informer de ce qui regardoit la Comté d'Odemire, dont le Duc venoit d'heriter, par défaut d'hoirs de cette branche de sa Maison. Mais il lui donna un Mémoire particulier sur l'état de la conjuration, sur les mesures qu'il falloit prendre, & sur les Villes dont il faloit se rendre maître. Le Duc étoit d'avis de commencer par s'emparer de Lisbonne, dont l'exemple entraîneroit les autres Villes du royaume; & si l'entreprise ne réussissoit point, de se retirer dans les Algarves, dont le peuple avoit été autrefois si attaché à Dom Antoine, & qui étoit naturellement très-zélé pour la maison de

Bragance ; qu'en tout cas, Elvas serviroit de retraite.

Pinto fut chargé de lettres pour Almeida & Mendoza, & bientôt le nombre des conspirateurs commença à s'accroître par les intrigues : il usa néanmoins de grandes précautions, ne parlant jamais qu'à un seul à la fois, & en le faisant jurer de garder le secret. Ils les trouva résolus à entrer dans la conjuration ; mais ils ne s'accordoient pas sur l'endroit, où ils devoient d'abord la faire éclater. Plusieurs étoient d'avis que ce devoit être à Evora, l'ancien séjour des Rois de Portugal, & où trois ans auparavant le peuple s'étoit soulevé, & avoit fait paroître une si grande inclination pour le Duc de Bragance, qu'il n'y avoit pas à douter, que l'entreprise ne réussît dans cette Ville.

Ils ajoûtoient que la premiere tentative étant de la derniere importance, & ne devant pas être hazardée témérairement, c'étoit par là qu'il falloit commencer; que ce premier succès, qui étoit infaillible, inspireroit du courage aux autres Villes; qu'ils attaqueroient ensuite Lisbonne, qui penchoit d'ailleurs pour le Duc de Bragance.

Pinto leur remontra, qu'il y avoit de grands inconveniens à commencer de faire éclater la conjuration ailleurs qu'à Lisbonne; que cela donneroit lieu au gouvernement d'envoyer par tout des ordres, de mettre les Espagnols & leurs amis sous les armes, de garnir les Forts, d'équipper des vaisseaux, & de prendre des mesures pour empêcher le soulevement du peuple: Que les secours venant de

Castille à Lisbonne, soit par mer, soit par terre, rendroient l'entreprise sur cette ville impratiquable, & donneroient lieu à une guerre intestine, qui plongeroit le royaume dans la désolation : Qu'il étoit absolument nécessaire de commencer par Lisbonne, dont le soulevement entraineroit le reste du royaume ; qu'en s'assurant de cette capitale, c'étoit s'assurer en même tems de toutes les personnes qui avoient de l'autorité dans le royaume ; que c'étoit le centre des richesses du Portugal, le magazin des armes & des forces navales, & qu'ils y trouveroient tout ce qui leur seroit nécessaire : qu'il étoit actuellement facile de surprendre cette capitale, parce que le gouvernement n'avoit aucune défiance, & que les gardes s'y faisoient

avec beaucoup de négligence ; qu'en s'assurant de la personne de la Vice-Reine & sacrifiant Vasconcellos à la haine publique, ils se rendroient tout d'un coup maîtres de la ville & de tout le royaume. Qu'Evora surtout se déclareroit aussitôt, à cause du crédit que le Marquis de Fereira avoit dans cette ville.

Ces raisons firent impression sur les conjurés, & il fut résolu de commencer par Lisbonne ; de surprendre le palais, & de se rendre maître de la personne de la Vice-Reine & des Ministres. Après être convenu des mesures pour la réussite de ce projet, on en fixa l'exécution au commencement de Mars 1641. délai considérable pour une entreprise, dont le secret devoit faire le succès.

Il y avoit cinquante person-

nes impliquées dans cette affaire, près de cinq mois avant que la derniere résolution eût été prise, & il y en falloit engager beaucoup d'autres. Il étoit bien difficile de compter sur la discrétion & la fidélité de tant de gens. On dit même qu'un Gentilhomme, à qui on avoit fait part de la conspiration, alla à Madrid, & la révéla au Comte Duc d'Olivarez. Mais avant qu'on eût pris la résolution de la faire éclater à Lisbonne, on soupçonna le Comte de Villanueva, d'être cet homme; parce qu'après avoir été le plus ardent à détourner les Gentilshommes Portugais d'aller en Catalogne, il s'étoit laissé persuader lui-même par le Comte de Bainete de se rendre à Madrid. Mais soit que cela fût vrai ou non, le Comte d'Olivarez pressa vive-

ment le Duc de Bragance de venir incessamment à la Cour, & pour lui ôter tout prétexte de différer, il lui envoya une ordonnance sur le trésor royal, de la somme de vingt mille écus pour les frais de son voyage. Le Duc reçut le courrier avec toute sorte de caresses, & lui fit un présent considérable, afin de l'engager à parler favorablement à la Cour de ses intentions & de sa conduite. Il lui dit qu'il iroit incessamment voir la Vice-Reine, & qu'il écriroit à Vasconcellos, pour lui faire sçavoir qu'il seroit à Madrid dans huit jours. Il donna même ses ordres en présence du courier, pour tous les préparatifs du voyage. Tout Villaviciosa étoit en mouvement par rapport au départ du Duc, & même il fit partir avant lui une partie de son équipage & des gens de sa suite.

Cependant ce n'étoit pas le dessein du Duc de sortir de Portugal. Il fit sçavoir aux Conjurés combien on le pressoit de partir pour la Cour, & qu'il ne pouvoit plus alléguer d'excuses pout différer son départ; en sorte qu'il falloit ou qu'il se mît en chemin, ou qu'on executât incessamment l'entreprise. Cet avis du Duc joint à une lettre du Comte Duc d'Olivarez, qui fut interceptée, par laquelle il donnoit ordre d'arrêter quelques Gentilshommes, fit prendre la résolution de fixer l'execution au Samedi premier jour de Decembre. Pinto avoit d'avance engagé deux bourgeois de Lisbonne, nommés le Mas & Correa, hommes de résolution, & qui avoient leurs émissaires dans tous les quartiers de la ville, à soulever le peuple contre les Espagnols, en

lui faiſant craindre de nouveaux impôts, & à faire promettre à pluſieurs perſonnes de confiance d'être prêtes à ſeconder l'entreprise, lorſqu'on les avertiroit. On trouva qu'ils pouvoient compter ſur environ deux cens bourgeois, qui par leur crédit étoient en état d'entraîner tous les autres, & ſur cent cinquante Gentilshommes & leurs domeſtiques, qui pourroient aider à ſe rendre maîtres du palais.

Le 25. Novembre les chefs de la conſpiration s'aſſemblerent en plus grand nombre qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Il fut réſolu dans cette aſſemblée, qu'ils ſe partageroient en quatre troupes. Almeida ſe chargea d'attaquer la garde Allemande du palais de Liſbonne; Mello, & Etienne d'A cunha de tomber ſur la compagnie Eſpagnole qui mon-

toit la garde chaque jour au Palais appellé le Fort : Antoine Mendoza, Rodrigue Saa, & le DocteurPinto, de forcer l'appartement de Vascòncellos : Antoine Almada, Charle Norogna & Antoine Saldaigne, de se saisir de a Vice-reine, du Marquis de Puébla, du Comte de Bainette son grand Ecuyer, & des autres Espagnols de sa maison. Quelques Cavaliers & quelques bourgeois eurent ordre de se répandre dans les rues, pour proclamer Jean IV. Roi de Portugal; de soulever le peuple, & de l'attirer du côté du palais où il y auroit quelque résistance. Enfin ils se separerent, avec la résolution de s'assembler encore le samedi suivant; quelques-uns chez Almeida, d'autres chez Almada, & Mendoza, & le reste devant le Palais : il fut dit que si quel.

qu'un d'eux étoit arrêté avant ce tems-là, on se déclareroit aussitôt, on prendroit les armes, & on le délivreroit. On donna avis de tout cela au Duc de Bragance, qui promit de faire en sorte que toute la province d'Alentejo se soulevât en même tems, & de mettre son régiment, sur lequel il pouvoit entierement compter, dans Elvas, non seulement pour s'assurer de la place, mais encore pour s'opposer aux secours qui pouroient venir d'Espagne.

L'entreprise fut communiquée à tant de personnes, que le délai pouvoit devenir fatal, comme il pensa arriver. Antoine Almada connoissoit un homme hardi & déterminé, mais grand parleur, qui haïssoit beaucoup les Espagnols, & qui en toute occasion se déchaînoit contr'eux. Almada résolut de l'engager dans

la conſpiration, croyant ſe pouvoir fier à lui, & qu'il étoit capable de rendre de bons ſervices. Mais lorſqu'on lui eut fait part du deſſein, il en fut effrayé & changea de couleur ; il fit beaucoup d'objections & refuſa abſolument d'entrer dans cette affaire. Ce refus mit Almada dans une grande colére : il le menaça, & lui fit promettre avec ferment de ne parler à qui que ce fût de ce qu'il lui avoit découvert : il lui dit que ſon ſang expieroit l'indiſcrétion de ſa langue. Cet homme intimidé proteſta qu'il n'avoit fait ces difficultés, qu'afin que les conjurés ſe tinſſent plus ſur leurs gardes ; il promit non ſeulement le ſecret, mais encore de favoriſer l'entrepriſe. Quoique cette réponſe eût ſatisfait Almada, il ne laiſſa pas de craindre la legereté & le babil

de cet homme, & il jugea à propos de faire part aux autres conjurés de ce qui lui étoit arrivé. Ils furent tous d'avis de changer le jour qu'ils avoient fixé, & ils écrivirent au Duc de Bragance de ne rien précipiter jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel avis. Pinto écrivit conformément; mais comme il pensoit qu'il étoit plus à propos de hâter que de différer le jour de l'execution, il lui fit tenir un billet particulier, par lequel il lui mandoit que la terreur panique passeroit bientôt, & qu'il ne devoit rien changer dans les mesures qu'il avoit prises, ni choisir un autre jour que celui dont on étoit convenu.

En effet, les conspirateurs voyant que tout étoit tranquille, s'en tinrent au jour qui avoit été reglé. Le Duc s'étoit fort avancé; il avoit dispersé dans toute

ſa province des gens qui devoient la ſoulever ce jour-là : il avoit outre cela envoyé pluſieurs de ſes domeſtiques armés & déguiſés ſur les grands chemins, pour arrêter les courriers & ſe ſaiſir de toutes les dépêches de Liſbonne à Madrid; enfin il étoit convenu des ſignaux pour ſe trouver au rendés-vous.

Une circonſtance ne laiſſa pas de déconcerter les conjurés, la veille de l'execution de leur entrepriſe. Vaſconcellos s'étoit embarqué ſur le Tage, pour y ſouper avec ſes amis. Ne ſçachant point le motif de cette abſence du Miniſtre, ils s'imaginerent qu'il avoit eu quelque connoiſſance de leur complot, & qu'il s'étoit embarqué, ſoit pour ſa propre ſureté, ſoit pour renforcer la garde du palais de quelques troupes Eſpagnoles,

qui étoient en quartier dans les villages voisins. Les uns gémissoient de ce qu'il leur étoit échapé, d'autres pensoient déja à prendre la fuite, tous étoient dans un grand embarras, lorsque Vasconcellos revint vers le minuit. Alors ils se séparerent avec la résolution de se trouver à huit heures du matin à la porte du palais.

Toutes les grandes affaires sont sujettes à des accidens jusqu'au moment de l'execution. La veille que devoit éclater la la conspiration, il arriva une chose qui pensa la faire échouer. George Mello, que le Duc de Bragance avoit envoyé à Lisbonne, étoit logé chez un de ses amis, dans un faubourg fort éloigné du palais. Sentant une espéce de honte d'être logé chés son ami, sans lui communiquer

le grand deſſein dont il s'agiſſoit, & regardant ce procedé comme une ſorte d'infraction des loix de l'hoſpitalité & de l'amitié, il crut que le moment de l'exécution du projet étant ſi proche, il n'y avoit aucun danger à faire part à ſon ami de la conſpiration. Mais il ne fut pas plûtôt retiré dans ſa chambre, qu'il ſe repentit de ſa confidence, en ſe rappellant la maniére dont cet ami l'avoit reçue. Inquiet & attentif au moindre bruit, il entendit au bout de quelque tems certains mouvemens dans la maiſon. Il ſe leva & vit de ſa fenêtre un cheval ſellé & bridé dans la cour, & ſon ami prêt à le monter. Il deſcend auſſitôt & met l'épée à la main : il lui demande où il va à une heure ſi indue. Celui-ci lui ayant allégué de mauvaiſes raiſons,

il le força de remonter dans sa chambre, & le garda à vûe jusqu'au moment de l'exécution; alors il sortit avec lui & vint à bout de l'engager dans l'entreprise.

Le premier jour de Decembre les conjurés s'armerent à la pointe du jour, & firent paroître une ardeur incroyable. Les femmes même encourageoient leurs maris à secouer le joug étranger. Philippe de Villena Comtesse d'Atougia avoit deux enfans, le Comte Jerôme d'Atougia, & François de Coutinho. Elle leur aida elle-même à s'armer, en leur disant qu'il s'agissoit de sauver leur patrie, ou de s'ensevelir glorieusement sous ses ruines: qu'elle alloit prier Dieu pour le succès de l'entreprise: qu'elle comptoit sur la providence, & qu'elle espéroit qu'un si géné-

reux deſſein réuſſiroit. Pluſieurs autres dames firent paroître le même zele.

Tous les conſpirateurs ſe rendirent aux lieux dont on étoit convenu, & arriverent devant le palais à l'heure marquée, par différentes routes; les uns à cheval, les autres à pié, mais la plûpart en caroſſe & en litiere, afin de cacher leurs armes, en attendant le ſignal. Dès que huit heures eurent ſonné à l'horloge du palais, Pinto tira un coup de piſtolet, & alors tous les conjurés parurent. Ameida ſurprit aiſément la garde Allemande, qu'il déſarma. Mello le grand Veneur, & Etienne d'Acunha attaquerent les Eſpagnols qui avoient couru à leurs armes; mais l'un d'eux ayant été tué, tous les autres prirent la fuite. Pinto monta l'eſcalier du palais, & alla droit à

l'appartement de Vaſconcellos, avec tant de courage, & d'un ſi grand ſang froid, qu'ayant rencontré un de ſes amis qui lui demanda tout effrayé ce que ſignifioit ce grand nombre de gens armés, il lui répondit en ſouriant : Mon ami, il s'agit ſeulement de changer de Roi. Un capitaine d'infanterie, qui étoit dans le cabinet de Vaſconcellos, voulut en défendre l'entrée; mais ayant été bleſſé, il ſe ſauva. La réſiſtance de cet officier donna le tems au Miniſtre de ſe cacher dans une armoire, où il fut bientôt découvert. Antoine Tellez le tua, & ſon corps fut auſſitôt jetté par la fenêtre, en criant : *Le Tyran eſt mort, liberté, liberté, Vive Jean IV. Roi de Portugal.* La populace, qui étoit accourue aux portes du palais, fit mille inſultes à ſon cadavre, qu'elle traîna par les rues.

Pendant ce tems-là, ceux qui étoient chargés de se rendre maîtres de la personne de la Vice-reine, se saisirent d'abord de Puebla, de Bainette, de Cardenas, & de quelques autres Espagnols; ensuite ils allerent à son appartement, & menacerent d'y mettre le feu, si on leur en refusoit l'entrée. La mort de Vasconcellos, dont elle avoit été informée, la détermina à faire ouvrir la porte. Elle parla avec beaucoup de douceur aux conjurés, & leur promit une amnistie de la part du Roi, s'ils vouloient n'aller pas plus loin dans leur révolte. Ils lui répondirent qu'il ne s'agissoit plus du gouvernement Espagnol, & qu'ils ne connoissoient plus d'autre Roi que Jean IV. qui venoit d'être proclamé. Ils lui conseillerent de se tenir tranquille, de peur

d'irriter le peuple, dont ils ne ſeroient pas les maîtres de la garantir, ſi par quelque démarche elle allumoit ſa fureur. La Vice-reine ſe voyant priſonniere, ſe retira dans ſa chapelle, où elle fut gardée à vue. Tous les Eſpagnols, & tous les favoris de la Vice-reine demeurerent renfermés dans leurs maiſons, n'oſant en ſortir de peur d'être maſſacrés. Cependant il n'en couta la vie qu'à Vaſconcellos & à deux autres.

La Citadelle, appellée le Fort de S. George, bâtie par le Duc d'Albe, étoit encore au pouvoir des Eſpagnols. La Vice-Reine avoit d'abord ſigné un ordre, écrit de la main de Puebla, & adreſſé au Gouverneur de la place, pour lui enjoindre de ne point tirer le canon. On voulut alors qu'elle lui mandât de ren-

dre le Fort. Comme elle refuſoit de donner cet ordre, Almada ſe mit en colere, & lui dit qu'il alloit paſſer au fil de l'épée tous les Eſpagnols qu'on avoit fait priſonniers : elle ſigna donc l'ordre, ne s'imaginant pas que le Gouverneur y eût égard dans la ſituation où elle étoit. Louis de Campo, homme d'auſſi peu de tête que de courage, étoit Gouverneur de la Citadelle : il la rendit, dès qu'il eut reçu l'ordre. Elle étoit mal pourvue de munitions ; on en avoit tiré tous les anciens ſoldats pour les envoyer en Catalogne, & on les avoit remplacés par des Milices que la nouvelle révolution avoit tranſies de peur.

Jean IV. fut proclamé Roi dans toute la ville, & juſqu'à ce qu'il fût arrivé, l'Archevêque de Liſbonne, Almeida, Alma-

da, & Mendoze, s'emparerent du gouvernement. Ils commencerent par se saisir de trois gallions Espagnols qui étoient dans le port. Comme les Capitaines de ces Vaisseaux étoient dans la Ville & que les Matelots s'étoient sauvés, ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'en rendre les maîtres. Ils envoyerent en même tems des couriers de tous côtés, pour faire part à leurs amis du succès de l'entreprise, avec des ordres à tous les Magistrats, de proclamer le nouveau Roi dans tous les endroits de leur district. La Vice-reine en même tems reçut ordre de sortir du Palais & de le ceder au Roi Jean. Cette Princesse se retira d'abord à la maison royale de Xabragas située au bout de la ville, & de là elle fut conduite dans un couvent, où elle

ſe vit étroitement gardée.

Le troiſiéme du mois, le Roi ſe mit en chemin pour Liſbonne, ſans aucuns gardes & ſeulement dans ſon équipage de chaſſe, accompagné du Marquis de Fereira & du Comte de Vimioſe, & il arriva le 6. à Liſbonne, où il fut reçu au milieu des feux de joie & des acclamations de tout le peuple; ce qui fit dire à un Eſpagnol, que Jean IV. étoit bienheureux d'avoir acquis un royaume, qui ne lui avoit couté que des feux de joie.

La ville de Portalégre s'étoit déclarée en faveur du nouveau Roi, avant même d'avoir appris ce qui s'étoit paſſé à Liſbonne. Biagio Suarez de Caſtelblanco gouverneur d'Elvas ſe déclara pour le Roi Jean le 2. de Decembre: le Marquis de Fereira, Rodrigue Mello & Louis

de

de Portugal fils aîné du Comte de Vimiofe, le firent auffi proclamer à Evora. La même chofe fe fit à Conimbre, à Santarem, à Leiria, à Porto, dès qu'on eut reçu des nouvelles de Lifbonne. Jean Gomez de Sylva fit le fiege de San-Philippo & d'Outon, deux fortes places dans la province de Setubal. Le premier fut pris en huit jours, & l'autre fe rendit le lendemain. Le Fort de Viane fit un peu plus de réfiftance, les Efpagnols ayant eu le tems de pourvoir à la défenfe de cette place. Les habitans de Bragance voulurent aider ceux de Viane à en faire le fiege ; mais ceux-ci les remercierent, en difant qu'ils prendroient la place eux-mêmes, fans aucuns fecours étrangers ; ce qu'ils firent.

Henri Correa de Silva gouverneur des Algarves, ayant re-

çu une lettre du Roi Jean, ſe rendit maître des Fortereſſes de S. Vincent & de S. Jacque; il mit deux mille hommes dans Caſtro-Marino, ſitué à deux lieues d'Ayamonte, pour s'oppoſer aux courſes de la garniſon de cette derniere place, ſituée ſur la frontiere d'Eſpagne. De cette maniere il ſoumit au nouveau Roi tout le royaume des Algarves. C'eſt ainſi que tout le Portugal, contenant ſix cent villes & vingt-cinq mille villages, ſans compter trois cens fortereſſes au pouvoir des Eſpagnols qui y avoient garniſon, fut réduit dans l'eſpace d'environ huit jours ſous la puiſſance de Jean IV. excepté le château de S. Julien ou S. Jean, à l'embouchure du Tage. Ce château avoit été fortifié & bien muni. Mais lorſqu'on eut dreſſé la batterie pour l'aſſieger, on of-

ſrit de l'argent, une penſion & une commanderie de Chriſt au Gouverneur, qui rendit la place auſſitôt. On y trouva ſix mille mouſquets avec un magaſin de poudre. Le jour de Noel il parut trois vaiſſeaux envoyés de Seville pour ſecourir la place. Comme ceux qui les montoient ignoroient qu'elle avoit été rendue, on en prit un ; mais les deux autres ayant pris le large, s'échaperent. Mazagan en Barbarie & toutes les places des Portugais dans le Bréſil & dans les Indes, ſuivirent l'exemple du Portugal. Sans cette révolution, Goa & Cochin étoient ſur le point d'être livrés aux Hollandois par les naturels du pays. Les Eſpagnols ne conſerverent que l'iſle de Tercere, qui fut rendue le 6 Mars 1642. Tanger ne ſe ſoumit qu'en 1643. A l'égard de Ceuta, cette

ville est toujours demeurée au pouvoir des Espagnols.

Tout le Portugal étant ainsi réduit sous l'obeissance de Jean IV. il fut couronné le 15. Décembre 1640. Les Etats du royaume ayant été assemblés le 21. Janvier 1641. il fut reconnu pour Roi légitime, & bientôt après il le fut aussi par la plûpart des Puissances de l'Europe. Cependant le Royaume étoit dans un très-mauvais état. Le trésor étoit épuisé, le domaine, & les anciens revenus de la couronne avoient été engagés ou aliénés par les Espagnols, qui dans le fond avoient traité ce royaume comme s'il n'eût point été à eux. La Marine étoit absolument ruinée; les magasins sans munitions, les arsenaux sans artillerie, les villes sans fortifications. Le nouveau Roi s'apliqua à re-

medier à tous ces maux ; mais ſon premier ſoin fut de mettre les Places frontieres en état de défenſe. Son propre patrimoine lui fournit de quoi ſubvenir à ces frais, & le zele de ſes ſujets ſuppléa au reſte. Pour gagner l'affection du peuple, il ſupprima toutes les nouvelles taxes, que le Miniſtre Eſpagnol avoit impoſées ſur le Portugal ; il fit fondre toute ſon argenterie qui étoit immenſe, & en fit faire de la monnoie. Les grands & les riches ſuivirent ſon exemple ; les femmes mêmes vendirent leurs diamans, & les ſacrifierent au bien public. Les Etats lui offrirent un don gratuit ; le Clergé ſe taxa lui-même à 600. mille écus, la Nobleſſe à 400. mille, & le tiers-Etat à un million. Mais le Roi rejettant tout ce qui avoit l'air d'éxaction & de contrainte,

aima mieux se reposer sur l'affection de ses sujets, & laisser à chacun la liberté de contribuer au bien de l'Etat, comme il le jugeroit à propos. Par cette conduite, au lieu de deux millions qu'on lui avoit offerts, on emporta quatre au trésor royal.

Dans le même tems un Vaisseau richement chargé, & venant des Indes, arriva au Port de Lisbonne. Il n'avoit eu aucune connoissance de la révolution. On s'en rendit maître & on y trouva, outre les marchandises, cinq cens mille écus en argent monnoyé. Antoine Tellez de Meneses peu de tems après arriva des Indes avec huit vaisseaux. Ces secours mirent le Roi en état de fortifier ses frontieres & de lever une armée considérable, avec laquelle il entra dans la Castille. Les Catalans don-

noient alors trop d'occupation aux Efpagnols, pour qu'ils puffent employer de grandes forces contre le Portugal.

Tandis que la nation en général fe réjouiffoit du bonheur d'avoir un nouveau Roi, plufieurs Grands étoient mortifiés de voir leur égal devenu leur maître. Pour fatiffaire leurs paffions, ils oublierent ce qu'ils devoient à leur Roi & à leur patrie. Les principaux de ces mécontens étoient le Duc d'Aveiro, le Marquis de Villaréal, & fon fils le Duc de Camine, que le Roi avoit fait Chancelier du royaume, au moment de fon avenement au trône. Ces feigneurs defcendoient de la famille royale; mais leurs branches étoient bâtardes. Sebaftien de Maton de Norogna Primat de Portugal, archevêque

de Brague * étoit fort déchu du crédit qu'il avoit eu sous le gouvernement Espagnol, & l'archevêque de Lisbonne, dont il étoit l'ennemi, étoit en grande faveur depuis la révolution. Il étoit toujours très-attaché à l'Espagne & très-zelé pour les interêts du Roi Philippe IV. C'étoit un homme courageux, résolu, vif, intriguant, infatigable. Le Duc d'Aveiro lui paroissant trop jeune pour traiter avec lui, il s'adressa à Louis de Meneses Marquis de Villaréal, homme d'un âge mûr, & d'une grande expérience, d'ailleurs riche & populaire, mais fier & ambitieux. Il flatta sa passion, en lui représentant combien il eût convenu

* Cet Archevêché est d'un revenu moins considérable que celui de Lisbonne, quoique la dignité soit au-dessus.

davantage à une perſonne de ſon rang, d'être le ſujet d'un grand Monarque tel que Philippe, que d'obéir à un Duc de Bragance. Enfin lui ayant promis de le faire nommer Viceroi de Portugal, il acheva de le déterminer à entrer dans un complot en faveur de l'Eſpagne. Michel de Meneſès, Duc de Camine, fils du Marquis de Villaréal n'eut pas de peine à ſuivre l'exemple de ſon pere. François de Caſtro, évêque de Guardia & grand Inquiſiteur de Portugal, étoit l'ami particulier de l'Archevêque de Brague, qui lui communiqua ſon projet. Le grand Inquiſiteur l'approuva, & lui promit le ſecret; mais il ne voulut faire aucune démarche. On fit entrer dans la conſpiration Auguſtin Manuel, homme d'un eſprit vaſte, entreprenant & actif, dont

la naissance étoit aussi illustre que la fortune étoit médiocre, & qui avoit peu de crédit sous le nouveau gouvernement, le Comte d'Armamar, le Président de la Cruciata, & quelques-uns de la Noblesse, qui n'avoient pris aucune part à la derniere révolution.

C'étoit une entreprise périlleuse, que de vouloir renverser un gouvernement chéri de la nation, qui pour l'établir & le conserver avoit donné des marques si éclatantes de son zéle. Il paroissoit donc impossible de former dans le royaume un corps de conjurés, assez considérable pour faire une nouvelle révolution. Voici le moyen que l'Archevêque de Brague imagina. Il y avoit un grand nombre de Juifs établis depuis plusieurs siecles dans toutes les villes commer-

çantes de Portugal, & particulierement à Lisbonne, où ils avoient amassé de grandes richesses par le négoce & l'usure. Lorsque Philippe III. les eut chassés d'Espagne, ces Juifs trouvant en Portugal un tribunal sévére & même cruel, s'étoient vûs forcés de faire une profession extérieure du Christianisme, demeurant interieurement attachés à leur réligion. Les besoins de l'Etat sous un Roi nouvellement établi sur le trône, leur persuaderent que le tems étoit favorable pour obtenir une tolérance civile. Pour cet effet ils offrirent au Roi une somme d'argent considérable, pour se mettre à couvert des poursuites de l'Inquisition, & avoir la liberté de professer leur Religion ouvertement. Mais le Roi, qui jugea que cette grace accordée aux Juifs déplairoit

beaucoup au Clergé, & même aux autres Ordres du royaume, rejetta leurs offres. Ce refus, auquel ils ne s'attendoient pas, leur causa de grandes allarmes. La proposition qu'ils avoient faite avoit trahi leurs sentimens, & elle exposoit leurs personnes à tous les mauvais traitemens du terrible Tribunal, auquel ils avoient essayé de se soustraire. Dans cette situation, comme ils étoient extrémement liés les uns avec les autres, & que d'ailleurs leurs grandes richesses leur attachoient une infinité de personnes qui dépendoient d'eux, le Primat de Prague crut qu'ils pourroient lui être utiles pour la réussite de son projet.

Le chef de tous ces Juifs étoit un riche négociant, nommé Pierre Besa, qui étoit regardé comme nouveau Chrétien, par-

ce qu'il étoit de race Juive, quoique depuis plusieurs générations ses ancêtres & lui eussent fait profession du Christianisme. Il étoit fort connu en Espagne, & consideré même du Duc d'Olivarez, qui l'avoit fait faire Chevalier de Christ; ce qui avoit beaucoup déplu aux Portugais, qui faisoient grand cas de la croix de cet Ordre, & la voyoient prodiguée à un homme soupçonné de Judaïsme. Manuel commença par le sonder, & ensuite l'Archevêque lui-même ne fit point difficulté de traiter avec lui, & de lui découvrir son projet, que Beza goûta beaucoup, jusqu'à offrir pour sa part la somme de cent mille écus. Les autres Juifs suivirent son exemple, & entrerent volontiers dans la conspiration, par la vuë du danger où ils é-

toient de tomber entre les mains de l'Inquisition. L'Archevêque qu'ils sçavoient être fort ami du grand Inquisiteur, leur promit qu'ils ne seroient point inquiétés. Il les rassura aussi, au nom du Roi d'Espagne, auprès duquel ils sçavoient bien que l'Archevêque avoit beaucoup de crédit, qu'on tolereroit leur religion, & qu'on leur accorderoit une synagogue.

On forma ainsi le plan de l'exécution de l'entreprise : il fut reglé que le cinq Août, à onze heures du soir, on mettroit le feu à plusieurs maisons, en différents endroits de la ville, & aux quatre coins du Palais du Roi, & que tandis que le peuple seroit occupé a éteindre le feu, & que la Cour effrayée feroit la même chose par rapport au feu du palais, les conjurés

au milieu du tumulte, sous prétexte de vouloir donner du secours, feroient leurs efforts pour entrer dans l'appartement du Roi & l'y assassiner. Le Duc de Camine devoit se saisir de la personne de la Reine & des Princes ses enfans, & les retenir en ôtages, jusqu'à la reddition de la citadelle. Le Surintendant des batimens du Roi devoit leur donner une clef, pour leur faciliter l'entrée du palais. Il y avoit aussi sur la flotte du Roi, à Betlem, un Officier dans chaque vaisseau, qui devoit, à un certain signal, y mettre le feu. Le Primat devoit en même tems sortir de sa maison avec le Président de la Cruciata, & plusieurs ecclésiastiques qui lui étoient attachés, & faire une procession solemnelle, pour frapper & contenir le peuple par cette céré-

monie de religion. Le Marquis de Villareal ſe devoit charger du gouvernement, juſqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de la Cour de Madrid. Il fut auſſi propoſé qu'un corps de troupes Eſpagnoles ſe tiendroit prêt dans le même tems, pour entrer par terre dans la province d'Alenteio, & que l'Eſpagne envoyeroit une flotte avec des troupes ſur les côtes de Portugal, afin d'être en état de donner du ſecours aux conjurés.

Ces deux derniers articles obligerent les chefs de l'entrepriſe à en faire part au Duc d'Olivarez, & à lui en découvrir tout le plan. On lui en fit donc un détail exact & circonſtancié; on lui nomma les conſpirateurs, & l'emploi dont chacun d'eux étoit convenu de ſe charger. Ce fut à Beza, qu'on confia les Let-

tres qui contenoient ce détail, parce que ſous prétexte du grand commerce qu'il faiſoit, il lui étoit permis d'avoir des correſpondances en Eſpagne ſur les affaires de ſon négoce. Le courrier de Beza n'étoit point ſuſpect; il traverſoit ordinairement le Portugal ſans aucun empêchement, & rendoit ſes Lettres au Marquis d'Ayamonte, gouverneur de la premiere ville d'Eſpagne ſur le bord du Guadiana, qui étoit ſur la route de Liſbonne à Séville, où étoit le correſpondant de Beza. Les conſpirateurs crurent que leurs Lettres étoient en ſureté, ayant été remiſes entre les mains d'un Eſpagnol. Ils attendoient avec impatience les inſtructions du Miniſtre d'Eſpagne, lorſqu'ils virent tout à coup leur projet échouer.

On dit en ce tems-là, qu'un eſpion de la Cour de Portugal rencontra un eſpion Bohemien ſur la route de Liſbonne à Madrid, & qu'il le joignit ſans rien ſoupçonner à ſon ſujet ; mais que dans le chemin, s'étant apperçu par les diſcours de cet homme, qu'il étoit chargé de quelques affaires ſecrettes & importantes, il le fit entrer dans une auberge, ou l'ayant fait beaucoup boire, il vint à bout de lui arracher ſon ſecret ; qu'alors étant l'un & l'autre remontés à cheval, le Portugais poignarda le Bohemien ſur la route, le fouilla, enleva les lettres qu'il portoit & les porta au Roi de Portugal : que les lettres contenant le détail de la conſpiration, firent juger qu'on avoit fait tenir par cette voie pluſieurs lettres en Eſpagne. On publia

d'abord que la conjuration avoit été découverte de cette façon ; mais on ſçut dans la ſuite que c'étoit de la maniere que je vais dire.

Le Marquis d'Ayamonte, ſeigneur Eſpagnol, étoit l'ami intime du Duc de Medina Sidonia ; il étoit même entré dans le projet que ce Duc avoit formé de ſe rendre ſouverain de l'Andalouſie. Le Duc étoit gouverneur de la province, ſeigneur de la plus grande partie de ce pays, & propriétaire des plus grandes terres, parce que ſes ancêtres avoient beaucoup contribué à la réduction du roiaume de Grenade. Ce chef ambitieux de la grande maiſon de Guſman haïſſoit beaucoup le Duc d'Olivarez, pareillement déteſté de tous les Grands d'Eſpagne, qui s'imaginoient que le deſſein du Miniſtre étoit de les

écraſer tous, & de ruiner leurs maiſons. D'ailleurs on avoit accablé la province d'un ſi grand nombre de nouvelles impoſitions de différente ſorte, que le peuple ſe voyant opprimé, ſembloit diſpoſé à ſuivre l'exemple de la Catalogne & du Portugal. Le Duc encouragé par le ſuccès des révoltes de ces deux pays, & conſidérant combien le Roi d'Eſpagne étoit affoibli par ces deux évenemens, & embaraſſé par ſes guerres étrangéres & par un grand nombre d'affaires, crut pouvoir profiter des circonſtances, pour démembrer l'Andalouſie de la monarchie d'Eſpagne.

Dans ce deſſein, comme ſa ſœur Louiſe de Guſman étoit femme de Jean IV. Roi de Portugal, il entretint une correſpondance étroite avec ce Prince, qui lui promit de l'aider de tout

ſon pouvoir. Une flotte Françoiſe devoit venir à la côte d'Andalouſie, & par le ſecours du Duc ſe ſaiſir des galions d'Eſpagne. Mais lorſque la flotte parut, il n'oſa rien entreprendre; ſoit qu'il ſe vît abſolument hors d'état de faire réuſſir ſon projet, n'étant pas aſſés aimé du peuple, ſoit qu'il manquât de conſtance & de courage pour une entrepriſe de cette eſpece.

Quoiqu'il en ſoit, il s'agiſſoit de cette affaire, lorſque les lettres des Conjurés de Portugal furent remiſes au Marquis d'Ayamonte, qui étant ſurpris de voir le paquet cacheté du ſceau de l'Inquiſition, jugea que ces lettres contenoient quelque affaire importante & ſecrette. Il prit donc le parti d'envoyer le paquet au Roi de Portugal. Ce Prince fut bien étonné du dan-

ger qu'il avoit couru, & de l'horrible conspiration tramée contre sa personne. Il ne perdit point de tems ; il se hâta de prendre des mesures secrettes pour prévenir les Conjurés, dans la crainte qu'ils ne trouvassent d'autres moyens de faire sçavoir au Ministre d'Espagne le projet qu'ils avoient formé, & qu'ils ne persistassent à vouloir l'éxécuter.

Le cinquiéme d'Août, le Roi envoya ordre le matin aux régimens, qui étoient en quartier autour de Lisbonne, d'entrer dans la Ville, & de se ranger autour du Palais, comme pour y passer en revue, & y recevoir leur prêt. Ensuite il assembla son Conseil, où l'Archevêque de Brague & le Marquis de Villaréal, qui en étoient membres, ne manquerent pas de venir. Le Roi les fit entrer dans son ca-

binet, & les y fit arrêter. On se saisit aussi du Duc de Camine à l'entrée du Palais. Le Roi avoit envoyé des ordres signés de sa main, pour arrêter differents particuliers engagés dans la conjuration. Il les avoit adressés à des personnes de confiance cachetés, leur enjoignant de n'ouvrir la lettre qu'à certaine heure, & d'éxécuter l'ordre aussitôt. Il fut ponctuellement obéi, & en moins d'une heure quarante-sept personnes furent arrêtées.

La nouvelle de la conspiration s'étant répandue dans la ville, le peuple accourut au palais, criant qu'il falloit punir les traîtres. Les Magistrats députerent aussi quelques-uns de leur corps, pour supplier sa Majesté, de pourvoir à la sureté de son trône par un châtiment exemplaire. On trouva dans la maison de l'In-

quisition une grande quantité d'armes. Tout étoit disposé pour le succès de l'entreprise, & il ne manquoit plus que la réponse du Ministre d'Espagne. Plusieurs personnes qu'on avoit d'abord arrêtées, ayant été trouvées innocentes, furent relâchées dans la suite. Mais à l'égard des coupables, on jugea à propos de les traiter à la rigueur, & d'en faire un exemple, pour empêcher qu'il ne se formât dans la suite de pareilles conspirations. Du reste on crut ne devoir point faire usage des lettres interceptées, de peur de faire connoître la maniere dont la conspiration avoit été découverte. Beza appliqué à la question avoua d'abord toute l'affaire, & plusieurs autres firent de même. Le Marquis de Villaréal & d'autres confesserent leur crime d'eux-mêmes;

mes ; l'Archevêque de Brague & le grand Inquifiteur l'avouerent auffi. Ceux - ci étant eccléfiaftiques, & par le privilége de leur état n'étant point foumis à la jurifdiction feculiére, furent feulement mis en prifon, où le Primat mourut au bout de deux ans. On mit en liberté ceux qui furent trouvés moins coupables que les autres. Villaréal, Camine, Rui de Maton neveu du Primat, le Comte d'Armamar, & Auguftin Manuel eurent la tête tranchée, étant affis & liés fur une chaife, où après qu'on leur eut coupé la tête, le refte de leur corps demeura dans la même fituation. Le Secretaire de l'Archevêque de Brague, & Antoine Correa de Silva, qui avoit été le premier commis de Vafconcellos, & quelques autres furent pendus. Les biens de tous

ceux qu'on fit mourir en cette occasion, furent confisqués au profit du Roi, & servirent pour les frais de la guerre.

Peu de tems après, le Roi soit par un sentiment de générosité, soit par des vues de politique, mit en liberté la Vice-Reine, dont la résidence en Portugal occasionnoit des factions. Cette Princesse s'en retourna en Espagne, dix mois après la révolution. Elle n'eut pas d'abord la permission de voir le Roi. On lui défendit même de venir à la Cour, par le conseil du Ministre Olivarez: elle eut ordre de demeurer à Occana, où elle resta jusqu'au tems qu'Elisabeth de Bourbon Reine d'Espagne, & le Marquis de Grana Ambassadeur de l'Empereur, commencerent à attaquer le Ministre. Alors la Princesse étant partie secrette-

ment du lieu de ſon éxil, vint à la Cour, & ayant eu un entretien avec le Roi Philippe IV. elle frappa le dernier coup, qui acheva la diſgrace & la ruine d'Olivarez. Ce Miniſtre, après avoir épuiſé l'Eſpagne par les impoſitions exorbitantes dont il avoit accablé le peuple durant le cours de ſon odieux miniſtere, qui duroit depuis vingt-deux ans, après avoir occaſionné la perte des plus belles provinces de la Monarchie d'Eſpagne, & une longue ſuite de déſaſtres, fut enfin congédié de la Cour au mois de Janvier 1643. Mais avant ſa diſgrace, il avoit préparé, par une inſigne fourberie, celle du premier Miniſtre de Portugal.

Ce Miniſtre étoit Franciſco Lucena, homme d'une grande pénétration & d'un jugement ſo-

lide. Lorſque Jean IV. monta ſur le trône, il fut fait Secretaire d'Etat, & dans cette charge il fit toujours paroître une grande activité, beaucoup de zéle & d'attachement pour ſon Prince, une capacité, une probité, une fidélité, qui lui mériterent l'eſtime de tout le monde. Lorſque la révolution de Portugal arriva, il avoit à Madrid un fils, à qui il avoit remis quelques blanc-ſignés, lui donnant la liberté de les remplir, pour lui ſervir de lettres de crédit & de recommandation, lorſqu'il en auroit beſoin. Quand Olivarez eut appris la révolution arrivée en Portugal, il fit arrêter le fils de Lucena, & ordonna d'examiner ſes papiers, pour voir s'il n'avoit pas eu connoiſſance du projet de la conſpiration. On ne trouva rien qui concernât cette af-

faire, mais seulement des blanc-ſignés : ils furent remis à Olivarez qui les garda. Voyant le préjudice que le miniſtere de Lucena portoit aux affaires d'Eſpagne, il conſulta un jour le Marquis de Montalvan & ſon frere François Jerôme Maſcaregna, l'un & l'autre Portugais, pour ſçavoir s'il devoit tâcher de gagner l'amitié de Lucena, ou le perdre comme un ennemi dangereux & irréconciliable. Maſcaregna, qui avoit beaucoup de réligion, fut d'avis qu'Olivarez ſe réconciliât ſincérement avec Lucena. Le Marquis, homme de guerre, opina pour l'autre parti, le jugeant plus agréable que l'autre au Miniſtre, qui ne manqua pas de l'approuver.

Olivarez avoit à Liſbonne un homme qui lui ſervoit d'eſpion, & qui lui donnoit avis

des résolutions & des mesures qu'on prenoit dans le Conseil du Roi. Cet homme s'étant apperçu qu'il étoit devenu suspect, commença à craindre, & songea à se retirer en Espagne. Dans cette circonstance, Olivarez lui envoya les blanc-signés de Lucena, lui ordonnant de lui écrire à l'ordinaire, par la voie particuliere & secrette dont il avoit coutume de se servir, & de lui adresser en même-tems, par une voie publique & ordinaire, les mêmes avis écrits sur les blanc-signés qu'il lui envoyoit. L'espion executa l'ordre & ses lettres à Olivarez furent interceptées. Le Roi à qui elles furent remises fut extrémement surpris. Ayant examiné soigneusement l'air, les manieres, & la conduite de Lucena, il ne trouva aucun lieu

de le ſoupçonner. Cependant il conſulta ſur ce ſujet quelques perſonnes, qui jalouſes du crédit & du pouvoir du Sécretaire d'Etat, conſeillerent au Roi de le faire arrêter. Auſſitôt que Lucena eût été mis en priſon, l'eſpion d'Olivarez lui envoya d'autres avis, encore écrits ſur quelques-uns des mêmes blanc-ſignés, & principalement des copies de lettres & inſtructions adreſſées aux Ambaſſadeurs de Portugal dans les pays étrangers, que l'eſpion avoit tirées de quelque commis de la ſécretairerie d'Etat. Il eut ſoin en même tems de ſe procurer des lettres feintes, écrites au nom d'Olivarez, comme en réponſe à ſes premiers avis, & relatives aux ſecrets qu'il lui avoit découverts. Ces lettres devoient venir de la Cour de Madrid

& être pareillement intercep-tées.

Lucena fut bien ſurpris d'une accuſation de cette eſpéce, ſurtout lorſqu'il vit ſon nom au bas de ces lettres, qu'il n'avoit ni écrites ni dictées. Il ne pouvoit ſe défendre autrement qu'en niant le fait; ce qu'il fit, en témoignant beaucoup d'indignation pour une auſſi noire fourberie, & ſans donner aucun ſigne de crainte. Il convint que la ſignature de ces Lettres reſſembloit parfaitement à ſon écriture ordinaire. Mais il proteſta qu'il étoit ſûr de n'avoir jamais écrit, ni donné ordre d'écrire ce qui étoit dans ces Lettres; qu'il n'avoit jamais eu de correſpondance avec le Miniſtre d'Eſpagne; & que c'étoit une fourberie que les juges devoient examiner. Le trouble où il étoit, l'empêcha

l'empêcha de ſe rappeller le ſouvenir des blanc-ſignés qu'il avoit donnés autrefois à ſon fils, & il crut que ſa ſignature avoit été contrefaite. Les Juges, quoique d'ailleurs équitables, & réguliers dans leurs procedures, ajoutent foi rarement à ce que les accuſés alléguent en leur faveur. Le plus ſouvent leurs réponſes leur ſemblent frivoles. Cependant on ſçait que les preuves tirées des lettres ne ſont pas certaines dans tous les cas, ſurtout quand la ſignature & le corps de la lettre ſont d'une écriture différente. En admettant cette ſorte de preuve en juſtice, on fait dépendre la vie des citoyens de la malice & de la corruption de ceux qui ont l'art de contrefaire les écritures. L'infortuné Lucena fut condamné à mort ſans autre preuve, & executé

immédiatement après le jugement, protestant jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il étoit innocent. Cet évenement précéda de quinze jours ou de trois semaines la disgrace d'Olivarez. La joie que ce Ministre témoigna au sujet du malheur de Lucena, & la déclaration des enfans du Marquis de Montalvan firent connoître son innocence. C'est ainsi que le Roi de Portugal perdit le plus habile, le plus éclairé, & le plus fidéle de ses Ministres.

Alfonse VI. Les Espagnols, après s'être épuisés par les guerres qu'ils avoient eu à soutenir ailleurs, ne purent faire que de foibles efforts contre le Portugal durant la vie du Roi Jean IV. qui mourut le 16. Novembre 1656. laissant la Régence à la Reine Louise son épouse, & la couronne à

Alfonse son fils aîné, âgé de 13. ans. Louise de Guzman Reine de Portugal étoit une femme d'un esprit supérieur & d'une très-haute prudence; aussi elle gouverna le royaume avec beaucoup d'habileté & de succès durant la minorité de son fils. L'année suivante 1657. Louis de Haro, neveu d'Olivarez, assiégea Elvas : Son armée fut mise en déroute par les Portugais, & il se vit obligé de lever le siége. Il est vrai que le traité des Pyrenées ayant délivré l'Espagne de la guerre qu'elle avoit à soutenir contre la France, elle tourna toutes ses forces contre le Portugal & qu'elle prit plusieurs places; mais en 1663. ces places furent toutes reprises, après la grande victoire que les Portugais remporterent sur D. Juan d'Autriche. Deux autres victoi-

res complettes, l'une ſous le commandement du Comte de Caſtagneda près de Villaviciosa en 1665. & l'autre près de Montes-Claros, ſous celui de Villaflor, par l'habileté du Comte de Schomberg, le 17. Juin 1666. mirent le Portugal en état de ne plus craindre les armes de l'Eſpagne. La mort de Philippe IV. étant arrivée l'année ſuivante 1667. la paix avec l'Eſpagne fut ſignée en 1668. comme nous dirons dans la ſuite. Mais revenons au commencement de la régence de la Reine Louiſe.

Alfonſe VI. du nom avoit eu une attaque de paralyſie à l'âge de trois ans, enſorte qu'une partie de ſon corps étoit comme flétrie. Dans la ſuite les bains, & certains remedes aportés des Indes diminuerent ſon incommodité. Cependant il eut beaucoup

de peine à se servir de sa main droite, & son cerveau demeura affoibli.

François de Faro, Comte d'Odemire, le Seigneur le plus accompli du royaume, fut son gouverneur; mais il ne put venir à bout, ni de lui former, ni de lui orner l'esprit. Un certain Genois, nommé Antonio Conti, tenoit une petite boutique de clincallerie dans une galerie du Palais près de la cour de la chapelle, où le Roi alloit ordinairement passer quelques heures de l'après-dînée. Ce petit Marchand sçut gagner les bonnes graces du jeune Prince, en lui presentant des petits couteaux, des boucles & autres bagatelles pareilles. Ce fut en vain que la Régente & le Comte d'Odemire lui représenterent, qu'il s'avilissoit en se familiarisant ainsi

avec un homme d'un état si bas. Cet avis fit sur lui peu d'impression : de sorte qu'on fut obligé de l'empêcher de voir Conti, à qui on défendit l'entrée du palais. Malgré cette défense, le Roi continua de le voir, d'abord en secret, puis en public ; enfin il le créa Chevalier de Christ, lui donna une Commanderie considérable, & le fit Gentilhomme de sa chambre. Le Comte d'Odemire étant mort, Alfonse moins gêné se livra tout entier à ses viles inclinations. Il se laissa approcher par toutes sortes de jeunes gens de la lie du peuple, s'amusant avec eux à des jeux ignobles, & par le moyen de son principal favori qui étoit fort débauché, il fit entrer dans le palais un grand nombre de filles de mauvaise vie. La Reine croyant qu'il n'y avoit pas moïen

de corriger son fils, tandis que Conti auroit un si grand ascendant sur son esprit, donna ordre au Duc de Cadaval de l'arrêter, & il fut aussitôt embarqué pour le Brésil. Conti logeoit dans le palais, & dans l'appartement du Comte de Castelmelhor Capitaine des Gardes du Roi.

Dès qu'Alfonse eut appris cette nouvelle, il envoya chercher un des amis de Conti, qui entra dans sa chambre en même tems que le Comte de Castelmelhor. Il leur fit part de son chagrin, & leur demanda leur avis. Castelmelhor representa au Roi que la violence dont on venoit d'user, étoit une injure faite à sa personne & un mépris de son autorité. Il lui ajouta qu'ayant atteint l'âge de majorité, il étoit tems qu'il prît en main le gouvernement de son royaume ; qu'il lui conseil-

loit cependant de dissimuler son ressentiment & son dessein. Le Roi gouta le conseil du Comte & commença à lui donner toute sa confiance. Cependant le nouveau favori ne voulant point le paroître, de peur de faire naître des soupçons à la Reine, pria le Roi de ne lui donner publiquement aucune marque de bienveillance ni de distinction.

La Reine ne tarda pas néanmoins à s'appercevoir de son nouveau credit. Un jour qu'il suivoit le Roi, elle l'appella & lui dit. » Comte, je sçais que le Roi » a de la confiance en vous & » qu'il suit vos conseils. S'il fait » quelque chose contre mes in» tentions, vous m'en répondrez » sur votre tête » Le favori ne manqua pas de raporter ce discours au Prince, à qui il conseilla de se retirer à Alçantara,

ſans voir la Reine, & d'envoyer de là des couriers aux Magiſtrats de Liſbonne, & aux Gouverneurs des provinces, & des principales villes, pour leur donner avis, qu'il alloit deſormais gouverner ſes Etats par lui-même, la régence de ſa mere étant expirée. Le Roi ſortit en effet de Liſbonne à l'entrée de la nuit, ſuivi du Comte ſeul & de ſes amis, & ſe rendit à Alcantara, d'où il écrivit le lendemain aux Secretaires d'Etat de venir le trouver. Il manda auſſi la garde Allemande, & fit publier par tout qu'il alloit prendre en main les rênes de l'Etat. La plûpart des courtiſans ſe rendirent auſſitôt à Alcantara, & la Cour de la Reine fut abandonnée.

Cette Princeſſe, qui connoiſſoit les défauts de ſon fils & ſon incapacité pour le gouverne-

ment, fut surprise & consternée, lorsqu'elle sçut la résolution nouvelle qu'on lui avoit fait prendre. A la mort du Roi son mari, elle avoit eu dessein de mettre sur le trône Dom Pedre son second fils ; mais les Etats s'y étoient opposés, comme à une nouveauté contraire aux constitutions du royaume. Dans la conjoncture présente elle n'eut d'autre parti à prendre, que de se soumettre à la volonté du Roi, à qui elle écrivit la lettre suivante.

» Très-haut & très-puissant » Prince, moi Reine, j'envoye » saluer votre Majesté comme » celui que j'aime & que j'estime sur tous mes enfans. Je » viens d'apprendre que vous » êtes allé à Alcantara, dans le » dessein d'y établir votre demeure, & que vous avez man-

» dé à des Gentilshommes & à
» des Officiers de votre maiſon
» de vous y venir trouver. Com-
» me vous avez fait cette démar-
» che ſans m'en avertir ; on s'i-
» magine que vous êtes dans le
» deſſein de vous ſeparer de moi;
» mais comme je n'ai jamais
» manqué aux devoirs de mere,
» il ne faut pas que vous man-
» quiez à ceux de fils. Je vous
» conjure donc, pour faire ceſ-
» ſer les bruits qui ſe répandent
» dans le public, de vouloir re-
» venir promptement auprès de
» moi ; perſonne n'ayant pour
» vous un amour auſſi tendre, &
» perſonne ne formant des vœux
» auſſi ſincéres que moi, pour
» vôtre conſervation & votre ag-
» grandiſſement. Si vous n'avez
» d'autre deſſein que de prendre
» en main le gouvernement du
» royaume, Dieu m'eſt témoin

» que je le desire autant & plus
» que vous. A l'égard de ce qui
» s'est passé en dernier lieu, &
» dont vous avez du ressenti-
» ment, c'est avec moi que vous
» devez traiter, mais sans bruit
» & sans éclat. C'est avec moi
» que vous devez vous éclaircir,
» du moins si vous voulez té-
» moigner l'obéissance que vous
» devez à Dieu & à vos pere &
» mere. Ce royaume est à vous.
» Je ne le gouverne que sous vo-
» tre nom. S'il étoit à moi, ce
» seroit seulement pour vous que
» je le conserverois. Nous con-
» voquerons ici les Etats du
» royaume, comme nous pour-
» rons, afin qu'ils remettent le
» gouvernement entre vos mains
» comme ils l'avoient remis en-
» tre les miennes. Enfin il faut
» étouffer toutes nos divisions,
» pour prévenir nos ennemis qui

» nous menacent avec trois ar-
» mées. Si une guerre domesti-
» que alloit s'allumer dans le sein
» du royaume, nous serions per-
» dus sans ressource. Ainsi pour
» l'amour que vous portez à vo-
» tre peuple, & pour celui que
» je dois espérer de vous, faites
» attention à cette affaire. Que
» Dieu conserve votre Majesté,
» très-haut & très-puissant Prin-
» ce, sur tous mes enfans très-
» aimé & très-estimé fils. A Lis-
» bonne le 21. Janvier 1662.
» Votre bonne mere LA REINE.

Voici la réponse que le Roi fit à cette lettre.

» Très-haute, & très-puissan-
» te Princesse, Reine de Portu-
» gal & des Algarves, en-deçà
» & au-delà de la mer en Afri-
» que, souveraine de Guinée &
» des conquêtes de la naviga-

» tion, du commerce d'Ethio-
» pie, d'Arabie, de Perse & des
» Indes ; celle que j'estime sur
» toutes les autres, très-aimée &
» très-chere dame & mere ; moi
» le Roi, j'envoye saluer votre
» Majesté : Ayant égard à l'état
» où le Royaume se trouve par
» le voisinage des armées de l'en-
» nemi, & ayant dessein d'y ap-
» porter remede, comme un
» fils obéissant de votre Majesté,
» touché de la fatigue conti-
» nuelle, avec laquelle depuis la
» mort du feu Roi mon seigneur
» & pere, elle gouverne ce
» Royaume, qui doit sa conser-
» vation aux soins, & à la pru-
» dence de votre Majesté, j'ai
» résolu de la soulager. Com-
» me selon les loix du royaume,
» j'ai passé de beaucoup le tems
» qui rend les princes sujets aux
» tuteurs, j'espére qu'avec l'as-

» ſiſtance divine, & l'approba-
» tion de votre Majeſté; & par
» l'union qui eſt entre moi & le
» ſéréniſſime Infant Dom Pe-
» dre, mon frere, je ſatisferai
» mon peuple, & triompherai
» des ennemis de la Couronne
» de Portugal, & des Algarves
» &c. Celle qui eſt de moi ſur
» toutes les autres très-aimée,
» & très-chere dame, notre ſei-
» gneur ait votre Majeſté en ſa
» ſainte garde. A Alcantara ce
» 21. Juin 1662. votre très-
» obéiſſant fils, qui baiſe les
» mains royales de votre Majeſ-
» té LE ROI.

Alfonſe écrivit auſſi à ſon frere l'Infant D. Pedre, qui lui fit réponſe, en l'exhortant de revenir inceſſamment à Liſbonne. Le Roi s'imaginant que ſa mere & ſon frere ne l'exhortoient à revenir en cette Ville, que pour

le depouiller entierement de toute son autorité, demeura à Alcantara, & ne fit aucune réponse à une seconde Lettre de la Reine, qui l'assuroit qu'elle étoit prête à lui remettre le gouvernement. Il manda le Sécretaire d'Etat, & lui fit expédier des provisions pour six Conseillers d'Etat qu'il venoit de créer, & qu'il vouloit ce jour-là même admettre à son Conseil. Le Sécretaire lui représenta, que quoique tous les nouveaux Conseillers d'Etat qu'il avoit choisis, fussent dignes de cet honneur, c'étoit néanmoins rabaisser cette dignité que de la prodiguer ainsi. » Que le Roi » son pere employoit six ans à » choisir un Conseiller d'Etat, » & que sa Majesté en créoit six » dans une nuit. Que la chose » se faisant avec trop de préci-
» pitation,

» pitation, & sans le consente-
» ment de la Reine, encore
» chargée du gouvernement, il
» seroit généralement blâmé.
» Qu'il étoit d'ailleurs à crain-
» dre que l'honneur que sa Ma-
» jesté vouloit faire à ces six
» particuliers, ne leur attirât
» du mépris, par une circon-
» stance qui rendoit ridicule
» une chose qui étoit raisonna-
» ble en elle-même. Qu'il plût
» donc à sa Majesté de retour-
» ner auprès de sa mere, qui lui
» remettroit avec les cérémonies
» ordinaires ce qu'il prétendoit
» obtenir par des moiens violens:
» qu'il n'étoit pas de la bien-
» séance que sa Majesté prît
» comme une dépouille ce qui
» lui étoit dû comme une lé-
» gitime succession : Que cette
» maniere d'agir feroit voir qu'il
» y avoit de la précipitation.

» dans le conseil qu'on lui avoit
» donné, & soupçonner que la
» Reine, par ambition, ne vou-
» loit pas lui remettre le Gou-
» vernement, quoiqu'elle ne dé-
» sirât rien avec tant d'ardeur,
» comme elle l'en avoit assuré
» par ses lettres : Que la paro-
» le des Souverains étant sacrée,
» elle ne pouvoit y manquer,
» qu'en se manquant à elle-mê-
» me & à ce qu'elle lui devoit.

Alfonse se mit peu en peine des remontrances du Secretaire d'Etat, non plus que de celles de son frere, qui vint le trouver à ce sujet. Ils souhaitoient que le Roi revînt à Lisbonne, dans l'espérance que la Reine pourroit le faire changer de sentiment. C'est ce que les Favoris craignoient; c'est aussi pour cela qu'ils conseillerent au Roi de dire au Secretaire de lui écrire,

dès qu'il feroit de retour à Lifbonne, une lettre de la part de la Reine, par laquelle cette Princeffe promît de renoncer à la régence, auffi-tôt que le Roi feroit arrivé en cette ville. La Reine ne fit aucune difficulté de figner cette lettre, conçue ainfi.

» Très-haut & très-puiffant » Prince &c. Demain fur les dix » heures, tous les Tribunaux de » Juftice feront affemblés par » mes ordres. Je vous remettrai » en leur préfence les fceaux du » royaume, & le gouvernement » de tous vos Etats, dans la for» me & coutume ordinaires. Je » vous prie très-inftamment de » vouloir vous y trouver, très» haut & très-puiffant Prince &c.

Le Roi revint alors à Lifbonne, où il prit poffeffion du gouvernement, par une cérémonie publique, où les fceaux lui furent

remis solemnellement par la Reine, qui peu de jours après se retira dans un Monastere où elle mourut au bout de quelques années, c'est-à-dire au mois de Février 1666. Alors le Roi ne garda plus aucune bienséance & s'abandonna à toutes sortes d'excès. Il sortoit souvent la nuit escorté d'une troupe de ses indignes favoris, avec lesquels il attaquoit tous ceux qu'il rencontroit sur son chemin. Il joignoit à ces extravagances des débauches honteuses & publiques, qui scandaliserent extrémement les Portugais. Le Comte de Castelmelhor étoit le Ministre & le principal favori du Roi, & on peut dire qu'il régnoit en sa place. Son crédit augmentoit de jour en jour; ce n'étoit qu'à lui qu'on faisoit la cour, parce qu'il étoit la source des graces. Cependant

quoique les Espagnols se flatassent de réduire aisément le Portugal gouverné par un Prince si peu digne du trône, les Portugais remporterent sur eux les avantages dont j'ai parlé ci-dessus. Le Portugal opposa à Dom Juan d'Autriche le Comte de Villaflor Commandant des armes & sous lui le Comte de Schomberg, depuis Maréchal de France, qui dans cette guerre acquit beaucoup de gloire, malgré les traverses que Villaflor lui suscita.

Le Roi fit revenir Conti du Brésil, où il avoit été rélégué. Mais Castelmelhor, à qui cet ancien favori étoit redoutable, ayant appris son retour, lui fit défendre d'aprocher de la cour, & lui envoya cet ordre par le même courier que le Roi lui avoit depêché, pour lui marquer le désir qu'il avoit de le recevoir.

Cependant le Prince le vit plusieurs fois, mais en ſecret. Caſtelmelhor en fut informé, & pour rompre entierement ce commerce, il fit accuſer Conti d'être complice d'une prétendue conſpiration contre le Roi. L'enquête dura long-tems, & les accuſés furent renvoyés abſous; mais le Roi ne vit plus Conti.

Il fut queſtion alors de marier le Roi. On faiſoit courir le bruit que ce Prince étoit hors d'état d'avoir des enfans, & cette opinion groſſiſſoit extrémement la cour de l'Infant D. Pedre ſon frere, qui étoit autant eſtimé & aimé des Portugais, que le Roi en étoit mépriſé & haï. Caſtelmelhor, pour détruire ce bruit, fit demander en mariage Mademoiſelle d'Aumale, Marie Eliſabeth-Françoiſe de Savoie, fille de Charle Amedée Duc de Ne-

mours & d'Elisabeth de Vendôme. Madame de Nemours qui avoit beaucoup d'éloignement pour ce mariage, par ce qu'elle étoit instruite du caractere d'Alfonse, refusa constamment de lui accorder sa fille, & ce ne fut qu'après sa mort que l'affaire fut enfin conclue. Le Vicomte de Turenne avoit de son côté une grande envie que l'Infant D. Pedre épousât Mademoiselle de Bouillon sa niece, & le Marquis de Sande Ambassadeur de Portugal fit son possible pour faire réussir ces deux mariages. Mais D. Pedre ayant déclaré hautement qu'il ne vouloit point épouser Mademoiselle de Bouillon, il falut se contenter de terminer le premier de ces deux mariages. Mademoiselle d'Aumale fut conduite par mer en Portugal, accompagnée de l'E-

vêque de Laon, son parent, qui a été depuis le Cardinal d'Etrées, & du Marquis de Ruvigni, Ambassadeur extraordinaire de France. La Princesse debarqua à Lisbonne, & y fut reçue au milieu des acclamations du peuple, qui étoit accouru pour la voir. La cérémonie de son mariage fut célébrée avec une magnificence ordinaire en ces sortes de fêtes.

L'Infant D. Pedre fut plus touché de la beauté & des graces de la jeune Reine, que le Roi son mari, dont l'indifference à son égard confirma les Portugais dans l'opinion qu'ils avoient de la constitution de leur Prince. Castelmelhor fit d'abord sa cour à la Reine; mais les glaces du Roi refroidirent bientôt son zéle. Il ne lui faisoit part d'aucune affaire, & n'avoit aucun égard à ses recommanda-

tions.

tions. Il auroit cependant bien voulu qu'elle eût eu un fils. L'honneur du Roi & l'autorité du Ministre y auroient gagné. Fremont d'Ablancourt dans ses Memoires rapporte que le Roi fit ouvrir à la ruelle du lit de la Reine une porte, dont lui seul se réserva la clef. Cette nouveauté fit dire que ce Prince par le conseil de son Ministre, vouloit avoir des enfans à quelque prix que ce fût.

C'étoit par là que Castelmelhor pouvoit se soutenir contre D. Pedre, qu'il haïssoit mortellement. Le Roi ne cessoit de persecuter l'Infant, & celui-ci ne manquoit aucune occasion d'humilier l'insolent Favori. Une grande partie des Seigneurs s'étoit attachée à ce Prince, & depuis quelque tems sa Cour étoit devenue presque aussi nombreu-

se, je ne dis pas que celle du Roi, qui n'en avoit point, mais que celle de son Ministre. Cependant on jugeoit que la faveur & le crédit de celui-ci cesseroient bientôt. La hauteur de son caractére & la dureté de son gouvernement annonçoient sa chûte prochaine. Elle occasionna aussi en partie le détrônement de son Maître, comme on verra dans les Lettres de M. Southwel contenues dans le Tome suivant.

Fin du Tome premier.



TABLE

Des Matieres contenues dans l'Abrégé de l'Histoire de Portugal.

